

**SUPREME COURT
OF CANADA**



**COUR SUPRÊME
DU CANADA**

**BULLETIN OF
PROCEEDINGS**

**BULLETIN DES
PROCÉDURES**

This Bulletin is published at the direction of the Registrar and is for general information only. It is not to be used as evidence of its content, which, if required, should be proved by Certificate of the Registrar under the Seal of the Court. While every effort is made to ensure accuracy, no responsibility is assumed for errors or omissions.

Ce Bulletin, publié sous l'autorité du registraire, ne vise qu'à fournir des renseignements d'ordre général. Il ne peut servir de preuve de son contenu. Celle-ci s'établit par un certificat du registraire donné sous le sceau de la Cour. Rien n'est négligé pour assurer l'exactitude du contenu, mais la Cour décline toute responsabilité pour les erreurs ou omissions.

Subscriptions may be had at \$200 per year, payable in advance, in accordance with the Court tariff. During Court sessions it is usually issued weekly.

Le prix de l'abonnement, fixé dans le tarif de la Cour, est de 200 \$ l'an, payable d'avance. Le Bulletin paraît en principe toutes les semaines pendant les sessions de la Cour.

The Bulletin, being a factual report of recorded proceedings, is produced in the language of record. Where a judgment has been rendered, requests for copies should be made to the Registrar, with a remittance of \$10 for each set of reasons. All remittances should be made payable to the Receiver General for Canada.

Le Bulletin rassemble les procédures devant la Cour dans la langue du dossier. Quand un arrêt est rendu, on peut se procurer les motifs de jugement en adressant sa demande au registraire, accompagnée de 10 \$ par exemplaire. Le paiement doit être fait à l'ordre du Receveur général du Canada.

CONTENTS**TABLE DES MATIÈRES**

Applications for leave to appeal filed	609	Demandes d'autorisation d'appel déposées
Applications for leave submitted to Court since last issue	610 - 615	Demandes soumises à la Cour depuis la dernière parution
Oral hearing ordered	-	Audience ordonnée
Oral hearing on applications for leave	616	Audience sur les demandes d'autorisation
Judgments on applications for leave	617 - 626	Jugements rendus sur les demandes d'autorisation
Judgment on motion	-	Jugement sur requête
Motions	627 - 630	Requêtes
Notices of appeal filed since last issue	631	Avis d'appel déposés depuis la dernière parution
Notices of intervention filed since last issue	-	Avis d'intervention déposés depuis la dernière parution
Notices of discontinuance filed since last issue	-	Avis de désistement déposés depuis la dernière parution
Appeals heard since last issue and disposition	632	Appels entendus depuis la dernière parution et résultat
Pronouncements of appeals reserved	633 - 634	Jugements rendus sur les appels en délibéré
Rehearing	-	Nouvelle audition
Headnotes of recent judgments	635 - 657	Sommaires des arrêts récents
Weekly agenda	658	Ordre du jour de la semaine
Summaries of the cases	659 - 660	Résumés des affaires
Cumulative Index - Leave	-	Index cumulatif - Autorisations
Cumulative Index - Appeals	-	Index cumulatif - Appels
Appeals inscribed - Session beginning	661 - 665	Appels inscrits - Session commençant le
Notices to the Profession and Press Release	-	Avis aux avocats et communiqué de presse
Deadlines: Motions before the Court	666	Délais: Requêtes devant la Cour
Deadlines: Appeals	-	Délais: Appels
Judgments reported in S.C.R.	-	Jugements publiés au R.C.S.

**APPLICATIONS FOR LEAVE TO
APPEAL FILED**

**DEMANDES D'AUTORISATION
D'APPEL DÉPOSÉES**

Mattel Canada Inc.

Darrel H. Pearson
Gottlieb & Pearson

v. (27174)

Her Majesty the Queen (F.C.A.)

F.B. Woyiwada
Dept. of Justice

DATE DE PRODUCTION 15.3.1999

Ministry of Finance

Sara Blake
A.G. for Ontario

v. (27191)

John Higgins, Inquiry Officer et al. (Ont.)

William S. Challis
Information and Privacy Commissioner

DATE DE PRODUCTION 24.3.1999

Sa Majesté la Reine

Jacques Blais
Subs. procureur général

c. (27250)

Jean Pierre Hamelin (Qué.)

Pierre Poupart

DATE DE PRODUCTION 13.4.1999

APRIL 19, 1999 / LE 19 AVRIL 1999

**CORAM: Chief Justice Lamer and McLachlin and Iacobucci JJ. /
Le juge en chef Lamer et les juges McLachlin et Iacobucci**

K.M.E.

v. (27173)

Her Majesty the Queen (Crim.)(B.C.)

NATURE OF THE CASE

Criminal - Pre-trial Procedure - Young Offenders - Transfer of young offender to ordinary court - Whether principles underlying transfers of Young Offenders were properly interpreted - Whether consideration of seriousness of offence and general deterrence improperly resulted in ignoring individualized treatment of accused - *Young Offenders Act*, R.S.C. 1985, c. Y-1.

PROCEDURAL HISTORY

February 27, 1998 Youth Court of British Columbia (Chaperon J.)	Applicant transferred to ordinary court
February 8, 1999 Court of Appeal for British Columbia (Hollinrake, Rowles, Finch JJ.A.)	Appeal dismissed
March 10, 1999 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

Daniel Dulude

c. (27105)

Sa Majesté la Reine (Crim.)(Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Charte canadienne des droits et libertés - Droit criminel - Détention - Preuve - Stupéfiants - La Cour d'appel a-t-elle erré en droit en qualifiant de "mineure" une violation à la *Charte canadienne des droits et libertés* qui s'attaque au droit fondamental de tout citoyen, de pouvoir circuler librement dans une société? - La Cour d'appel a-t-elle erré en droit en déclarant admissible en preuve des éléments matériels obtenus en mobilisant le demandeur contre lui-même? - La Cour d'appel a-t-elle erré en droit en concluant que le lien temporel entre la violation "mineure" (détention arbitraire) dans les circonstances a été rompu par l'exécution d'un mandat d'arrestation valide et antérieure à l'interception?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 8 décembre 1995
Cour du Québec (Robert j.c.q.)

Verdict: coupable de possession d'un stupéfiant

Le 2 décembre 1998
Cour d'appel du Québec
(LeBel, Otis, Denis [*ad hoc*] j.j.c.a.)

Appel accueilli

Le 26 janvier 1999
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

Tin Wis Resort Ltd.

v. (27015)

Assessor of area #05 - Port Alberni (B.C.)

NATURE OF THE CASE

Procedural law - Appeal - Taxation - Review of a chambers judge's decision to deny leave to appeal - Corporate resort on leased, Indian reserve land was taxed by First Nations without a taxation certificate and under a bylaw not yet approved by Minister - Corporate resort also taxed by municipal district supplying municipal services to reserve - Assessment Appeal Board of British Columbia submitted a stated case asking if its municipal assessor had jurisdiction to assess the property - Leave to appeal from the judgment on the stated case denied by a judge in chambers - Whether full panel of Court of Appeal erred in not interfering with chambers judge's decision.

PROCEDURAL HISTORY

December 10, 1997
Supreme Court of British Columbia (Satanove J.)

Respondent held entitled to assess the Applicant for municipal taxation on a stated case

May 21, 1998
Court of Appeal of British Columbia
(Macfarlane J.A., in chambers)

Application for leave to appeal dismissed

October 8, 1998
Court of Appeal of British Columbia
(Lambert, Esson and Braidwood J.J.A.)

Application to revise judgment dismissed

December 7, 1998
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

**CORAM: L'Heureux-Dubé, Gonthier and Bastarache JJ. /
Les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier et Bastarache**

Nicholas Y. Bonamy

v. (27185)

Her Majesty the Queen (Crim.)(B.C)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Prerogative remedies - Did lower courts err in disposition of case.

PROCEDURAL HISTORY

November 26, 1998 Supreme Court of British Columbia (Dohm A.C.J.)	Application by Applicant for an order in the nature of <i>habeas corpus</i> and to have the original conviction in Alberta for a crime committed in British Columbia declared a nullity dismissed
February 25, 1999 Court of Appeal for British Columbia (McEachern C.J.B.C., Southin and Rowles JJ.A.)	Appeal dismissed
March 10, 1999 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

135596 Canada Inc.

c. (26923)

Comité paritaire des Boueurs de la région de Montréal (Qué.)

NATURE DE LA CAUSE

Code civil - Interprétation - Procédure - Preuve - Admissibilité d'une preuve de ouï-dire aux termes de l'art. 2870 du *Code civil du Québec*, L.Q. 1991, ch. 64 - Admissibilité d'une preuve obtenue lors de perquisitions aux termes de l'art. 2858 *C.c.Q.* - La Cour supérieure a-t-elle erré dans son interprétation et son application des art. 2858 et 2870 *C.c.Q.*? - La Cour d'appel a-t-elle erré en accueillant la requête en rejet d'appel?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 26 juin 1998 Cour supérieure du Québec (Côté j.c.s.)	Réclamation du Comité paritaire accordée: 135596 Canada Inc. condamnée à verser la somme de 108 598,08\$ pour salaires impayés
Le 12 août 1998 Cour d'appel du Québec (Otis, Robert et Forget jj.c.a.)	Requête en rejet d'appel accueillie et appel de la demanderesse rejeté au motif qu'il n'a aucune chance de succès
Le 9 octobre 1998	Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

A.S. Transport Inc.

c. (26819)

**Sous-poste de camionnage en vrac LaPrairie-Napierville Inc., Transport en vrac Beauharnois Salaberry Inc.,
Réal Perras, Georges Noël, Conrad Bérard, Jean-Pierre Garand, Poste de camionnage Richelieu Inc.,
Sous-poste de camionnage en vrac de Taillon Inc., Poste de camionnage en vrac Région 06 Inc. et
Marcel Legault (Qué.)**

NATURE DE LA CAUSE

Droit administratif - Compétence - Législation - Interprétation - *Loi sur le camionnage*, L.R.Q., ch. C-5.1 - Révocation de privilèges de transport de matières en vrac - Un commissaire, membre d'un organisme de régulation en matière économique, a-t-il le pouvoir de sanctionner un détenteur de permis sous prétexte qu'il enfreint l'autorisation émise par son organisme, alors que la sanction appliquée en l'espèce est de nature pénale et entraînerait la fermeture de l'entreprise?

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 1er juin 1994
Commission des transports du Québec
(Commissaire Pierre Gimaïel)

Demande des intimés accueillie; droits et privilèges de la demanderesse découlant de l'article 124 de la *Loi sur le camionnage*, L.R.Q., ch. C-5.1, révoqués

Le 26 mai 1998
Cour d'appel du Québec
(Gendreau, Mailhot et Fish jj.c.a.)

Appel rejeté

Le 24 août 1998
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

**CORAM: Cory, Major and Binnie JJ. /
Les juges Cory, Major et Binnie**

Casimir Chciuk

v. (27076)

Her Majesty the Queen (Crim.)(Ont.)

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter - Criminal - Section 10(b) of the *Charter of Rights and Freedoms* - Criminal law - Sexual assault - Defences - Admissibility - Fresh evidence - Admissibility of fresh evidence of extreme intoxication at the Court of Appeal - Whether the Court of Appeal erred in law in considering the legal principles involved in admitting the fresh evidence of extreme intoxication - Whether the Court of Appeal erred in law in considering whether the Applicant could rely on the defence of extreme intoxication - Whether the Applicant was denied effective assistance of counsel in violation of his rights pursuant to s. 10(b) of the *Charter*.

PROCEDURAL HISTORY

July 12, 1994
Ontario Court of Justice (General Division) (Smith J.)

Conviction: sexual assault

January 5, 1999
Court of Appeal for Ontario
(Krever, Charron and O'Connor JJ.A.)

Appeal against conviction and sentence dismissed

March 1, 1999
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

John Krist

v. (26970)

Her Majesty the Queen (Crim.)(B.C.)

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Seizure - Whether there was a basis for issuance of a warrant to search the Applicant's property? - Whether Court of Appeal had discretion to quash the warrant where the applicant for the warrant made incomplete and misleading disclosure in response to inquiries of justice of the peace when the warrant was granted? - Whether Applicant's right to be secure from unreasonable search and seizure under section 8 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* was breached upon execution of the search warrant and whether the evidence so obtained should be excluded pursuant to s. 24(2) of the *Charter*?

PROCEDURAL HISTORY

June 6, 1997
Supreme Court of British Columbia (Lander J.)

Conviction: Possession of marijuana for the purposes of trafficking

October 1, 1998
Court of Appeal for British Columbia
(McEachern C.J.B.C., and Huddart and Braidwood JJ.A.)

Appeal from conviction dismissed

February 16, 1999
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal and extension of time filed

Pegi Horne and Haliburton Forest & Wild Life Reserve Limited

v. (27021)

Bombardier, Inc. and Promotion Activators, Inc. (Ont.)

NATURE OF THE CASE

Commercial law - Contracts - Promotional contest - Applicant's entry disqualified because she had not selected a "recognized snowmobile club" as specified in the rules - Whether the standard of review for decisions made by an independent judging organization in a promotional contest is that of honesty - Whether the Court of Appeal erred in failing to interpret ambiguity in the rules in favour of the Applicants - Whether the Court of Appeal erred in failing to find that the trial judge erred in deciding that the rules did not fail to comply with s. 59(1) of the *Competition Act*, R.S.C. 1985, c. C-34, as amended, in that they did not disclose considerations which would materially affect the Applicant Horne's chances to win the contest.

PROCEDURAL HISTORY

December 13, 1996 Ontario Court (General Division) (Potts J.)	Applicants' action dismissed
October 16, 1998 Court of Appeal for Ontario (McMurtry C.J.O., Laskin and Borins JJ.A.)	Appeal allowed in part
December 14, 1998 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

MOTION FOR RECONSIDERATION – DEMANDE DE RÉEXAMEN

**CORAM: Chief Justice Lamer and McLachlin and Iacobucci JJ. /
Le juge en chef Lamer et les juges McLachlin et Iacobucci**

Ellen LaBelle v. Law Society of Upper Canada, et al. (Ont.)(26488)

APRIL 19, 1999 / LE 19 AVRIL 1999

CORAM: Le juge en chef Lamer et les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci, Major, Bastarache et Binnie

Advance Cutting & Coring Ltd. et al.

Julius H. Grey, for the motion.

c. (26664)

Sa Majesté la Reine et le procureur général du Québec (Qué.)

Jean-François Jobin, pour le procureur général du Québec.

NATURE DE LA CAUSE

Charte canadienne des droits et libertés - Droit du travail - Relations de travail - Législation - Interprétation - Industrie de la construction - Obligation d'appartenir à une association d'employés - Liberté de non-association - Les articles 28, 30, 32, 39, 119.1(1) et 120 de la Loi sur les relations de travail, la formation professionnelle et la gestion de la main-d'oeuvre dans l'industrie de la construction, L.R.Q., chap. R-20, portent-ils atteinte à l'alinéa 2d) de la Charte canadienne - Contestation rejetée en Cour du Québec et en Cour supérieure - Requête du demandeur pour permission d'appel rejetée.

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 14 juin 1995
Cour du Québec (Chambre criminelle
et pénale (Bonin, J.C.Q.)

Contestation constitutionnelle rejetée

Le 23 février 1998
Cour supérieure du Québec (Trudel, J.C.S.)

Appel rejeté

Le 31 mars 1998
Cour d'appel du Québec (Brossard, J.C.A.)

Requête pour permission d'appel rejetée

Le 27 mai 1998
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

APRIL 22, 1999 / LE 22 AVRIL 1999

26898 **NEIL GRANDMAISON, CHRISTINA KHOURY, VICTOR CAMARA - v - HER MAJESTY
THE QUEEN** (Crim.)(B.C.)

CORAM: **The Chief Justice and McLachlin and Iacobucci JJ.**

The application for leave to appeal is granted.

La demande d'autorisation d'appel est accordée.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Intercepted private communications - Wiretaps - Judicial review - Whether the Court of Appeal erred in holding that the test for the issuance of an authorization to intercept private communications is simply a showing that intercepts will be the most efficacious manner of investigation - Whether the Court of Appeal erred in ruling that the trial judge ought not to have relied on an adverse finding of credibility to hold that the affidavit could not be relied upon and an authorization could not have been granted in circumstances of an unreliable affiant - Whether the Court of Appeal erred in holding that the Crown appeal was an appeal on a question of law.

PROCEDURAL HISTORY

October 31, 1996
Provincial Court of British Columbia
(Filmer J.)

Applicant Grandmaison - Acquittals: conspiracy to traffic in cocaine; trafficking in cocaine; conspiracy to traffic in a controlled drug; conspiracy to sell a controlled drug; possession of a controlled drug for the purpose of trafficking; possession of proceeds of crime; possession of a restricted weapon; careless storage of a firearm

Applicant Khoury - Acquittals: conspiracy to traffic in cocaine; trafficking in cocaine; conspiracy to traffic in a controlled drug; possession of a controlled drug for the purpose of trafficking; possession of proceeds of crime; possession of a restricted weapon; careless storage of a firearm

Applicant Camara - Acquittals: conspiracy to traffic in cocaine; trafficking in cocaine; possession of a narcotic for the purposes of trafficking

June 30, 1998
Court of Appeal of British Columbia
(Goldie, Rowles and Braidwood JJ.A.)

Appeal allowed; acquittals set aside and new trial ordered

October 1, 1998
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

26904 **ANGELA ARAUJO AND SPENCER LESLIE - v - HER MAJESTY THE QUEEN** (Crim.)(B.C.)

CORAM: The Chief Justice and McLachlin and Iacobucci JJ.

The application for leave to appeal is granted.

La demande d'autorisation d'appel est accordée.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Intercepted private communications - Wiretaps - Judicial review - Whether the Court of Appeal erred in holding that the existence of reasonable and probable grounds necessary for granting a wiretap authorization was not affected by a finding that the affiant had knowingly misled the Court on a matter relating to the accuracy of the matters set out in the wiretap affidavit - Whether the Court of Appeal erred in holding that the trial judge ought not to have considered a false explanation offered by the affiant to explain non-disclosure of errors in an affidavit.

PROCEDURAL HISTORY

October 31, 1996 Provincial Court of British Columbia (Filmer J.)	Applicant Araujo - Acquittals: conspiracy to traffic in cocaine; trafficking in cocaine; possession of a prohibited weapon (2 counts); possession of proceeds of crime Applicant Leslie - Acquittals: conspiracy to traffic in cocaine; trafficking in cocaine; possession of a restricted weapon (2 counts); possession of a prohibited weapon
June 30, 1998 Court of Appeal for British Columbia (Goldie, Rowles and Braidwood JJ.A.)	Appeal from acquittals allowed; acquittals set aside and new trial ordered
September 29, 1998 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

26899 **ROBERT JENKINS, TIFFANY MURIEL LESLIE - v - HER MAJESTY THE QUEEN** (Crim.)
(B.C.)

CORAM: The Chief Justice and McLachlin and Iacobucci JJ.

The application for leave to appeal is granted.

La demande d'autorisation d'appel est accordée.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Intercepted private communications - Wiretaps - Judicial review - Whether the Court of Appeal erred in holding that the test for the issuance of an authorization to intercept private communications is simply a showing that intercepts will be the most efficacious manner of investigation - Whether the Court of Appeal erred in ruling that the trial judge could not rely on an adverse finding of credibility to hold that the affidavit could not be relied upon and an authorization could not have been granted in circumstances of an unreliable affiant - Whether the Court of Appeal erred in holding that the Crown appeal was an appeal on a question of law.

PROCEDURAL HISTORY

October 31, 1996
Provincial Court of British Columbia
(Filmer J.)

Applicant Jenkins - Acquittals: conspiracy to traffic in cocaine; trafficking in cocaine; possession of a restricted weapon (2 counts); possession of a prohibited weapon
Applicant Leslie - Acquittals: possession of a restricted weapon (2 counts); possession of a prohibited weapon

June 30, 1998
Court of Appeal of British Columbia
(Goldie, Rowles and Braidwood JJ.A.)

Appeal allowed; acquittals set aside and new trial ordered

October 28, 1998
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

26968 **JOLENE IRONS - v - HER MAJESTY THE QUEEN** (Crim.)(B.C.)

CORAM: The Chief Justice and McLachlin and Iacobucci JJ.

The application for leave to appeal is granted.

La demande d'autorisation d'appel est accordée.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Intercepted private communications - Wiretaps - Judicial review - Whether the Court of Appeal erred in holding that the test for the issuance of an authorization to intercept private communications is simply a showing that intercepts will be the most efficacious manner of investigation - Whether the Court of Appeal erred in ruling that the trial judge could not rely on an adverse finding of credibility to hold that the affidavit could not be relied upon and an authorization could not have been granted in circumstances of an unreliable affiant - Whether the Court of Appeal erred in holding that the Crown appeal was an appeal on a question of law.

PROCEDURAL HISTORY

October 31, 1996
Provincial Court of British Columbia
(Filmer J.)

Acquittal: conspiracy to traffic in cocaine; trafficking in cocaine; possession of cocaine for the purpose of trafficking (2 counts)

June 30, 1998
Court of Appeal of British Columbia
(Goldie, Rowles, and Braidwood JJ.A.)

Appeal allowed; acquittals set aside; new trial ordered

November 25, 1998
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

26943 **KEVIN LATHANGUE - v - HER MAJESTY THE QUEEN** (Crim.)(B.C.)

CORAM: The Chief Justice and McLachlin and Iacobucci JJ.

The application for leave to appeal is granted.

La demande d'autorisation d'appel est accordée.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Intercepted private communications - Wiretaps - Judicial review - Whether the Court of Appeal erred in holding that the test for the issuance of an authorization to intercept private communications is simply a showing that intercepts will be the most efficacious manner of investigation - Whether the Court of Appeal erred in ruling that the trial judge could not rely on an adverse finding of credibility to hold that the affidavit could not be relied upon and an authorization could not have been granted in circumstances of an unreliable affiant - Whether the Court of Appeal erred in holding that the Crown appeal was an appeal on a question of law.

PROCEDURAL HISTORY

October 31, 1996
Provincial Court of British Columbia
(Filmer J.)

Acquittal: conspiracy to traffic in a controlled drug; conspiracy to sell a drug in Schedule F of the *Food and Drugs Act*

June 30, 1998
Court of Appeal of British Columbia
(Goldie, Rowles and Braidwood JJ.A.)

Appeal allowed; acquittals set aside and new trial ordered

November 6, 1998
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal and motion for the extension of time filed

27006 **PACIFIC NATIONAL INVESTMENTS LTD. - v - THE CORPORATION OF THE CITY OF VICTORIA - and between - THE CORPORATION OF THE CITY OF VICTORIA - v - PACIFIC NATIONAL INVESTMENTS LTD. (B.C.)**

CORAM: The Chief Justice and McLachlin and Iacobucci JJ.

The application for leave to appeal and the application for leave to cross- appeal are granted.

La demande d'autorisation d'appel et la demande d'autorisation d'appel incident sont accordées.

NATURE OF THE CASE

Municipal law - Rezoning or "Down-zoning" - Development of lands - Contract with City - Action for breach of contract - Was there an implied grant of power to the City to contract to fetter future councils - Whether there was an implied term that the zoning would remain undisturbed for a reasonable period of time for development - Whether a municipal council can bind future councils in respect of zoning changes - Standing of the City to raise the issue of s. 108(2) of the *Land Title Act*, R.S.B.C. 1979, c. 219, now R.S.B.C. 1996, c. 250, s. 108(2) - Section 215 of the *Land Title Act* - Whether the Court of Appeal erred in deciding that s. 215 of the *Land Title Act* did not provide the authority or the legal capacity to contract in respect of land use - Whether the Court of Appeal erred regarding the issue of binding future municipal councils - Whether the Court of Appeal erred in dismissing the action - Whether the Court of Appeal erred on the issue of standing to raise an argument relying on s. 108(2) of the *Land Title Act* - Whether the Court of Appeal erred in its interpretation of s. 108(2) of the *Act*.

PROCEDURAL HISTORY

November 8, 1996
Supreme Court of British Columbia (MacKenzie J.)

Ruling on *voir dire* regarding s. 108(2) *Land Title Act*

December 11, 1996 Supreme Court of British Columbia (MacKenzie J.)	Applicant's action for damages for breach of contract allowed
October 2, 1998 Court of Appeal for British Columbia (Esson, Huddart and Hall JJ.A.)	Respondent's appeal allowed in part: judgment set aside and action remitted to trial court
December 1, 1998 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed
December 30, 1998 Supreme Court of Canada	Application for leave to cross-appeal filed

26529/24748 **DOUG FRENCH, DONNA FRENCH, DAN MAHAFFY AND DEBORAH MAHAFFY - v - HER MAJESTY THE QUEEN AND PAUL KENNETH BERNARDO (ACCUSED) - and between - THE ESTATE OF KRISTEN FRENCH, DECEASED, BY THE PERSONAL REPRESENTATIVES OF SAID ESTATES, DOUG FRENCH AND DONNA FRENCH, DOUG FRENCH AND DONNA FRENCH, AND THE ESTATE OF LESLIE MAHAFFY, DECEASED, BY THE PERSONAL REPRESENTATIVES OF SAID ESTATE, DAN MAHAFFY AND DEBORAH MAHAFFY, DAN MAHAFFY AND DEBORAH MAHAFFY - v - THE ATTORNEY GENERAL FOR ONTARIO - and between - DOUG FRENCH, DONNA FRENCH, DAN MAHAFFY AND DEBORAH MAHAFFY- v - HER MAJESTY THE QUEEN AND PAUL KENNETH BERNARDO (ACCUSED)** (Crim.)(Ont.)

CORAM: The Chief Justice and McLachlin and Iacobucci JJ.

The applications for leave to appeal, the motion for reconsideration and the motion to file additional material are dismissed. The Appellants' request that the Court view the videotapes, as well as their request for an oral hearing, are denied.

Les demandes d'autorisation d'appel et les requêtes visant à obtenir un nouvel examen et à déposer des documents supplémentaires sont rejetées. La demande des appelants que la Cour visionne les vidéocassettes ainsi que leur demande d'audition sont rejetées.

NATURE OF THE CASE

Canadian Charter of Rights and Freedoms - Criminal law - Civil - Whether s. 486(1) of the *Criminal Code* and s. 135(2) of the *Courts of Justice Act* are unconstitutional - Whether videotapes were improperly admitted at the trial of Paul Bernardo - Whether those videotapes should be displayed to the public at any subsequent hearing.

PROCEDURAL HISTORY

January 31, 1995 Ontario Court (General Division) (LeSage A.C.J.O.)	Applicant families and media granted intervener status in trial of Paul Bernardo
February 1, 1995 Ontario Court (General Division) (LeSage A.C.J.O.)	Continuation of January 31, 1995 order
May 29, 1995 Ontario Court (General Division) (LeSage A.C.J.O.)	Order that public not be excluded from courtroom and that audio portions of videotapes be played in open court

June 5, 1995 Supreme Court of Canada (Cory J.)	Applicant parents' motion to stay order of LeSage A.C.J.O. dated May 29, 1995 referred to leave panel
June 15, 1995 Supreme Court of Canada (Sopinka, Cory, Iacobucci JJ.)	Application for leave to appeal decisions of LeSage A.C.J.O dismissed
April 2, 1996 Ontario Court (General Division) (Gravelly J.)	Civil application challenging the constitutionality of s. 486(1) of the <i>Criminal Code</i> and s. 135(2) of the <i>Courts of Justice Act</i> dismissed
February 25, 1998 Ontario Court of Appeal (Brooke, Robins, Moldaver JJ.A.)	Appeal of Gravelly J. decision dismissed
February 25, 1998 Ontario Court of Appeal (Brooke, Robins, Moldaver JJ.A.)	Appeal of LeSage A.C.J.O. orders quashed
January 29, 1999 Supreme Court of Canada	Applications for leave to appeal; motion for the extension of time; motion for reconsideration filed
March 9, 1999 Supreme Court of Canada	Applicants motion to file addition materials filed

27072 **HER MAJESTY THE QUEEN - v. - BARRY LOWNS** (Crim.)(B.C.)

CORAM: The Chief Justice and McLachlin and Iacobucci JJ.

The application for leave to appeal is dismissed.

La demande d'autorisation d'appel est rejetée.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Charge to the jury - Reasonable doubt - Whether the Court of Appeal erred in law in concluding that the instruction the learned trial judge gave the jury on the meaning of reasonable doubt was wrong and not in accordance with this Court's decision in *R. v. Lifchus*, [1997] 2 S.C.R.320.

PROCEDURAL HISTORY

November 6, 1996 Supreme Court of British Columbia (Lander J.)	Conviction: second degree murder
October 30, 1998 Court of Appeal for British Columbia (Finch, Newbury and Proudfoot JJ.A.)	Appeal allowed; conviction set aside and new trial ordered
January 19, 1999 Supreme Court of Canada	Application for leave to appeal filed

27109 **J.C. - v - HER MAJESTY THE QUEEN AND DAVID EDWARD MCCLURE** (Crim.) (Ont.)

CORAM: The Chief Justice and McLachlin and Iacobucci JJ.

The application for extension of time and the application for leave to appeal are granted.

La demande de prorogation de délai et la demande d'autorisation d'appel sont accordées.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Barristers and Solicitors - Should the solicitor and client privilege ever yield to the accused's right to full answer and defence - If so, in what circumstances? - What would be the appropriate test?

PROCEDURAL HISTORY

December 4, 1998
Ontario Court of Justice (General Division)
(Hawkins J.)

Application by Respondent McClure granted: order compelling production of the Applicant's civil litigation file to the Respondent

January 28, 1999
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

26683 **VINCENT LORE v. HER MAJESTY THE QUEEN** (Crim.)(Que.)

CORAM: L'Heureux-Dubé, Gonthier and Bastarache JJ.

The application for extension of time is granted and the applications for leave to appeal are dismissed.

La demande de prorogation de délai est accordée et les demandes d'autorisation d'appel sont rejetées.

NATURE OF THE CASE

Criminal law - Defences - Entrapment - "Reverse sting" - Whether the reverse sting operation used in this case was illegal and an abuse of process - Judicial bias - Whether the trial judge's remarks to the Crown in the presence of the jury affected the fairness of the trial or gave rise to a reasonable apprehension of bias - Whether the Court of Appeal erred in ordering the forfeiture of the money seized from the Applicant upon arrest.

PROCEDURAL HISTORY

March 1, 1991
Superior Court of Quebec (Criminal Division)
(Pinard j.c.s.)

Conviction: Conspiracy to import and possess a narcotic for the purpose of trafficking

May 5, 1997
Court of Appeal for Quebec
(Beauregard, Gendreau and Fish JJ.A.)

Conviction appeal dismissed; Sentence appeal allowed

May 26, 1998
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal and motion for the extension of time filed

27013 **HER MAJESTY THE QUEEN v. DONALD DESCHAMPS** (Crim.)(Ont.)

CORAM: L'Heureux-Dubé, Gonthier and Bastarache JJ.

The application for leave to appeal is granted.

La demande d'autorisation d'appel est accordée.

NATURE OF THE CASE

Criminal Law - Evidence - Expert opinions - Psychologist qualified as an expert on sexually abused children and the manner in which children disclose sexual abuse - Psychiatrist's testimony admitted at trial to explain why complainant of tender years had delayed disclosure of sexual assault and invitation to sexual touching for two to three years - Complainant also testified as to reason for delay - Whether trial judge erred in admitting expert's testimony into evidence - Whether admitting the testimony dissuaded jury from relying on its own experience or caused jury to abandon task of determining the complainant's credibility to an expert - Whether testimony was a necessity or outside the normal experience of the jurors - Whether Court of Appeal had authority to order that expert should not be recalled in the event of a new trial.

PROCEDURAL HISTORY

April 7, 1998
Ontario Court of Justice (General Division)
(MacKinnon J.)

Convictions of sexual assault and invitation to sexual touching; Sentence to 15 years followed by probation

October 7, 1998
Court of Appeal for Ontario
(Finlayson, Labrosse and Borins JJ.A.)

Appeal allowed; Conviction set aside and new trial ordered

December 7, 1998
Supreme Court of Canada

Application for leave to appeal filed

26939 **SA MAJESTÉ LA REINE c. RENAUD LÉVESQUE** (Crim.)(Qué.)

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier et Bastarache

La demande d'autorisation d'appel est accordée.

The application for leave to appeal is granted.

NATURE DE LA CAUSE

Droit criminel - Législation - Détermination de la peine - Preuve - Interprétation - Nouvelle preuve - La Cour d'appel a-t-elle commis une erreur lorsqu'elle a décidé qu'une attitude libérale devait être adoptée là où l'admissibilité d'une preuve en appel sur sentence est litigieuse, se fondant sur une interprétation erronée de la jurisprudence? - La Cour d'appel a-t-elle commis une erreur lorsqu'elle a décidé que le texte de l'article 687 du *Code criminel* dicte une approche souple et généreuse dans ce qui était nettement un débat contradictoire portant sur l'admissibilité d'une preuve déterminante quant à la sentence? - La Cour d'appel s'est-elle indûment substituée à la Commission nationale des libérations conditionnelles en se servant de la preuve nouvelle présentée par l'accusé pour rendre sa décision? - Application des principes énoncés par la Cour suprême dans *R. c. Gardiner*, [1982] 2 R.C.S. 368.

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 19 février 1997
Cour du Québec (Chambre criminelle et pénale)
(Lagacé j.c.q.)

Intimé trouvé coupable d'enlèvement, de séquestration, de voie de fait armée, de menace de mort, de déguisement, d'avoir braqué une arme à feu, de possession d'une arme sans permis, de vol qualifié, d'introduction par effraction dans une maison d'habitation, de complot pour vol qualifié et de menaces à un agent de la paix; condamné à plusieurs peines d'emprisonnement, la plus sévère en étant une de 10 ans et 6 mois, à être purgées de façon concurrente entre elles

Le 8 septembre 1998
Cour d'appel du Québec
(Deschamps, Chamberland (dissident) et Nuss jj.c.a.)

Appel accueilli; Requête pour production d'une nouvelle preuve accueillie: substituée, en regard des chefs 1, 11, 13 et 14, une peine de 5 ans et demi, à être purgée de façon concurrente entre elles

Le 6 novembre 1998
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

APRIL 19, 1999 / LE 19 AVRIL 1999

26664 ADVANCE CUTTING & CORING LTD. ET AL. c. SA MAJESTÉ LA REINE ET LE PROCUREUR GÉNÉRAL DU QUÉBEC (Qué.)

CORAM: Le Juge en chef et les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier,
Cory, McLachlin, Iacobucci, Major, Bastarache et Binnie

La demande d'autorisation d'appel est accordée.

The application for leave to appeal is granted.

NATURE DE LA CAUSE

Charte canadienne des droits et libertés - Droit du travail - Relations de travail - Législation - Interprétation - Industrie de la construction - Obligation d'appartenir à une association d'employés - Liberté de non-association - Les articles 28, 30, 32, 39, 119.1(1) et 120 de la *Loi sur les relations de travail, la formation professionnelle et la gestion de la main-d'oeuvre dans l'industrie de la construction*, L.R.Q., chap. R-20, portent-ils atteinte à l'alinéa 2d) de la *Charte canadienne* - Contestation rejetée en Cour du Québec et en Cour supérieure - Requête du demandeur pour permission d'appel rejetée.

HISTORIQUE PROCÉDURAL

Le 14 juin 1995
Cour du Québec (Chambre criminelle
et pénale) (Bonin, J.C.Q.)

Contestation constitutionnelle rejetée

Le 23 février 1998
Cour supérieure du Québec
(Trudel, J.C.S.)

Appel rejeté

Le 31 mars 1998
Cour d'appel du Québec
(Brossard, J.C.A.)

Requête pour permission d'appel rejetée

Le 27 mai 1998
Cour suprême du Canada

Demande d'autorisation d'appel déposée

13.4.1999

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the appellant's factum and book of authorities

Requête en prorogation du délai imparti pour signifier et déposer le mémoire et le cahier de jurisprudence et de doctrine de l'appelante

Westbank First Nation

v. (26450)

British Columbia Hydro and Power Authority (B.C.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to serve and file the appellant's factum to February 15, 1999, and to serve and file the book of authorities to February 19, 1999.

14.4.1999

Before / Devant: IACOBUCCI J.

Motion to extend time and for leave to intervene

Requête en prorogation de délai et en autorisation d'intervenir

BY/PAR: Law - Abiding Unregistered Firearms Association ("LUFA") and the Federation of Saskatchewan Indian Nations

IN/DANS: Reference respecting the firearms Act, S.C. 1995, chapter 39 (Alta.)(26933)

GRANTED / ACCORDÉE

IT IS HEREBY ORDERED THAT:

1. The motion for an extension of time and for leave to intervene of the applicant Law - Abiding Unregistered Firearms Association ("LUFA") is granted, the applicant shall be entitled to serve and file a factum not to exceed 20 pages in length and to present oral argument not to exceed 15 minutes;
2. The motion for an extension of time and for leave to intervene of the applicant Federation of Saskatchewan Indian Nations is granted, the applicant shall be entitled to serve and file a factum not to exceed 20 pages in length and to present oral argument not to exceed 15 minutes;

The interveners shall not be entitled to adduce further evidence or otherwise to supplement the record apart from its factum and oral submissions.

14.4.1999

Before / Devant: THE REGISTRAR

**Motion to extend the time in which to serve and file
the respondent's response**

**Requête en prorogation du délai imparti pour
signifier et déposer la réponse de l'intimée**

J.C.

v. (27109)

Her Majesty the Queen, et al. (Crim.)(Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to March 30, 1999.

15.4.1999

Before / Devant: BASTARACHE J.

**Motion to extend the time in which to serve and file
a leave application**

**Requête en prorogation du délai imparti pour
signifier et déposer la demande d'autorisation**

John Martin Crawford

v. (27195)

Her Majesty the Queen (Crim.)(Sask.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to 60 days after the issuance of the written reasons of the Saskatchewan Court of Appeal.

16.4.1999

Before / Devant: BINNIE J.

Motion to file a reply factum on appeal

**Requête pour le dépôt d'un mémoire en réplique lors
de l'appel**

Her Majesty the Queen

v. (26755)

Elaine Trombley (Crim.)(Ont.)

GRANTED / ACCORDÉE

16.4.1999

Before / Devant: BASTARACHE J.

Vexatious Proceedings

Procédures vexatoires

Aditya Narayan Varma

v. (27247)

Canada Post Corporation, et al. (Ont.)

WHEREAS the Registrar has applied for an order under Rule 51.1 of the *Rules of the Supreme Court of Canada*;

AND WHEREAS notice of application has been served on the parties;

AND WHEREAS the Applicant has made submissions in response to the notice under Rule 51.1 within seven days after service of the notice;

AND HAVING read the notice of the Registrar and the submissions of the Applicant, Aditya Varma, thereto;

BY VIRTUE of the authority given to the Court pursuant to Rule 51.1 of the *Rules of the Supreme Court of Canada*;

IT IS HEREBY ORDERED that these proceedings are stayed and the Applicant is barred from filing further proceedings in this matter.

16.4.1999

Before / Devant: THE CHIEF JUSTICE

Motion on behalf of Canadian Pacific Limited for an order requesting that the hearing of the appeal in Shell Canada Ltd. v. Her Majesty the Queen (26956) be deferred until the above appeal has been inscribed for hearing and that these appeals be heard together; or in the alternative, for an order abridging the time limits

Canadian Pacific Limited

v. (27163)

Her Majesty the Queen (F.C.A)

and between

Shell Canada Limited

v. (26956)

Her Majesty the Queen (F.C.A.)

Requête présentée au nom de Canadien Pacifique Limitée en vue d'obtenir une ordonnance enjoignant de reporter l'audition du pourvoi Shell Canada Ltd. v. Her Majesty the Queen (26956) jusqu'à ce que le pourvoi susmentionné ait été inscrit pour audition, et d'entendre les deux pourvois en même temps; ou subsidiairement, en vue d'obtenir une ordonnance réduisant le délai

Michael E. Barrack, for the motion by Canadian Pacific Limited.

Al Meghji and Brian A. Crane, Q.C., for Shell Canada.

Harry Erlichman and Patricia Lee, for Her Majesty the Queen.

DISMISSED WITH COSTS / REJETÉE AVEC DÉPENS

UPON APPLICATION by counsel on behalf of Canadian Pacific Limited

1) for an order requesting that the hearing of the appeal in *Shell Canada Limited v. Her Majesty the Queen* (26956) be deferred until the above appeal has been inscribed for hearing and that these appeals be heard together;

2) alternatively, for an order requesting that the above appeal be heard with the appeal in *Shell Canada Limited v. Her Majesty the Queen* (26956) and abridging the time limits under the *Rules of the Supreme Court of Canada*;

AND HAVING read and heard the submissions of the parties;

IT IS HEREBY ORDERED THAT:

- a) The motion is denied with costs to Shell Canada Limited;
- b) Leave to intervene in *Shell Canada Limited v. Her Majesty the Queen* (26956), is granted to Canadian Pacific Limited and to Her Majesty the Queen with the right for each to file a factum not exceeding 20 pages by May 14, 1999, and to present oral argument not to exceed 30 minutes.

16.4.1999

Before / Devant: THE REGISTRAR

Motion to extend the time in which to serve and file the respondent's response and motion for leave to cross-appeal

Requête en prorogation du délai imparti pour signifier et déposer la réponse de l'intimée et requête en autorisation de former un appel incident

Westar Petroleum Ltd., et al.

v. (27188)

Colborne Capital Corporation, et al. (Alta.)

GRANTED / ACCORDÉE Time extended to April 30, 1999.

**NOTICE OF APPEAL FILED SINCE
LAST ISSUE**

**AVIS D'APPEL DÉPOSÉS DEPUIS LA
DERNIÈRE PARUTION**

21.4.1999

Le procureur général du Québec et al.

c. (26944)

Ronald Cross et al. (Qué.)

et entre

Le procureur général du Québec et al.

c.

Lynne Cherryl Barney et al. (Qué.)

21.4.1999

Advance Cutting & Corning Ltd., et al.

v. (26664)

Her Majesty the Queen (Que.)

**APPEALS HEARD SINCE LAST ISSUE
AND DISPOSITION**

**APPELS ENTENDUS DEPUIS LA
DERNIÈRE PARUTION ET
RÉSULTAT**

20.4.1999

CORAM: L'Heureux-Dubé, Gonthier, McLachlin, Iacobucci, Major, Bastarache and Binnie JJ.

**65302 British Columbia Ltd. (formerly Veekens
Poultry Farms Ltd.)**

S. Kim Hansen, for the appellant.

v. (26352)

Her Majesty the Queen (F.C.A.)(B.C.)

Gordon Bourgard and Brent Paris, for the respondent.

RESERVED / EN DÉLIBÉRÉ

Nature of the case:

Taxation - Assessment - Business tax - Deductions - Whether a levy on chickens kept in excess of the Appellant's quota was deductible - Whether the Court of Appeal correctly asked whether an expense that meets the purpose of s.18(1)(a) of the *Income Tax Act* should none the less be denied as offending a test of morality or public policy.

Nature de la cause:

Impôt — Cotisation — Taxe professionnelle — Déductions — L'appelante pouvait-elle déduire la taxe qui lui était imposée pour dépassement de son quota de poulets? — La Cour d'appel s'est-elle correctement demandé si une dépense qui répond à l'objet de l'alinéa 18(1)a) de la *Loi de l'impôt sur le revenu* devait quand même être écartée parce qu'elle contrevient au critère de moralité ou d'intérêt public?

21.4.1999

CORAM: Les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci, Bastarache et Binnie

Gilles Poulin

Mireille Arseneault et Nathalie Giguère, pour l'appelant.

c. (26340)

Serge Morency et Associés Inc. (Qué.)

Daniel O'Brien et Marie-Pierre Allard, pour l'intimée.

RESERVED / EN DÉLIBÉRÉ

Nature de la cause:

Droit commercial - Procédure - Faillite - Procédure civile - Insaisissabilité - Régime enregistré d'épargne-retraite - Somme provenant du régime de retraite des employés du gouvernement

Nature of the case:

Commercial law—Procedure—Bankruptcy—Civil procedure—Exemption from seizure —Registered retirement savings plan— Transfer of money from Quebec government employees' retirement plan to self-directed RRSP.

**PRONOUNCEMENTS OF APPEALS
RESERVED**

**JUGEMENTS RENDUS SUR LES
APPELS EN DÉLIBÉRÉ**

Reasons for judgment are available

Les motifs de jugement sont disponibles

APRIL 22, 1999 / LE 22 AVRIL 1999

25780 **JOHN CAMPBELL and SALVATORE SHIROSE v. HER MAJESTY THE QUEEN**
(Crim.)(Ont.)

CORAM: The Chief Justice and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Cory,
McLachlin, Iacobucci, Major, Bastarache and Binnie JJ.

The appeal is allowed in part and a new trial is ordered limited to the issue of whether a stay of proceedings should be granted for abuse of process. The respondent is ordered to disclose to the appellants the materials referred to in para. 74 of the reasons in advance of the retrial.

Le pourvoi est accueilli en partie, et est ordonnée la tenue d'un nouveau procès limité à la question de savoir si la demande d'arrêt des procédures doit être accueillie pour cause d'abus de procédure. Il est ordonné à l'intimée de divulguer aux appelants les documents mentionnés au par. 74 des motifs avant la tenue du nouveau procès.

25975 **M.J.B. ENTERPRISES LTD. - v. - DEFENCE CONSTRUCTION (1951) LIMITED and the said**
DEFENCE CONSTRUCTION (1951) LIMITED carrying on business as DEFENCE
CONSTRUCTION CANADA and the said DEFENCE CONSTRUCTION CANADA (Alta.)

CORAM: The Chief Justice and Cory, McLachlin, Iacobucci, Major, Bastarache and Binnie JJ.

The appeal is allowed. The judgment of the Court of Appeal and the order of Rowbotham J. at trial are set aside and judgment for the appellant in the amount of \$398, 121.27 is substituted. The appellant shall have its costs here and in the courts below. The matter of the two remaining issues in dispute regarding damages is remanded to the Court of Queen's Bench of Alberta for determination.

Le pourvoi est accueilli. L'arrêt de la Cour d'appel ainsi que l'ordonnance du juge Rowbotham au procès sont infirmés et un jugement en faveur de l'appelante pour la somme de 398 121, 27 \$ est substitué. L'appelante a droit à ses dépens dans toutes les cours. La question des deux derniers points litigieux relatifs aux dommages-intérêts est renvoyée devant la Cour du Banc de la Reine de l'Alberta pour qu'elle la tranche.

APRIL 23, 1999 / LE 23 AVRIL 1999

26404 **HER MAJESTY THE QUEEN - v. - ISAAC MONNEY** (Crim.) (Ont.)

CORAM: L'Heureux-Dubé, Gonthier, McLachlin, Iacobucci, Major, Bastarache and Binnie JJ.

The appeal is allowed, the judgment of the Ontario Court of Appeal is set aside and the conviction entered at trial is restored.

Le pourvoi est accueilli, le jugement de la Cour d'appel de l'Ontario est annulé et la déclaration de culpabilité prononcée au procès est rétablie.

26300 **JAMIE TANIS GLADUE - v. - HER MAJESTY THE QUEEN - and - THE ATTORNEY**
GENERAL OF CANADA, THE ATTORNEY GENERAL FOR ALBERTA and ABORIGINAL
LEGAL SERVICES OF TORONTO INC. (Crim.)(B.C.)

CORAM: The Chief Justice and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Cory, Iacobucci, Bastarache and Binnie JJ.

The appeal is dismissed.

L'appel est rejeté.

REASONS ONLY / MOTIFS SEULEMENT:

25944 ATTORNEY GENERAL OF CANADA v. CANADIANOXY CHEMICALS LTD., ET AL. (Crim.)(B.C.)

Hearing and judgment: December 10, 1998; Reasons delivered: April 23, 1999

Audition et jugement: 10 décembre 1998; Motifs déposés: 23 avril 1999.

John Campbell, et al v. Her Majesty the Queen (Crim.)(Ont.)(25780)

Indexed as: R. v. Campbell / Répertoire: R. c. Campbell

Judgment rendered April 22, 1999 / Jugement rendu le 22 avril 1999

Present: Lamer C.J. and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci, Major, Bastarache and Binnie JJ.

Criminal law -- Abuse of process -- Stay of proceedings -- Reverse sting operation involving police "sale" of illegal drugs to drug organization executives -- Whether reverse sting operation abuse of process -- Narcotic Control Act, R.S.C., 1985, c. N-1, ss. 2 "traffic", 4 -- Narcotic Control Act Regulations, C.R.C., c. 1041, s. 3(1) -- Royal Canadian Mounted Police Act, R.S.C., 1985, c. R-10, s. 37.

Evidence -- Privilege -- Solicitor-client privilege -- Reverse sting operation involving police "sale" of illegal drugs to drug organization executives -- RCMP officer consulting Department of Justice lawyer as to legality of planned reverse sting operation -- Claim made that reverse sting operation predicated on its being considered legal -- Defence wanting to test disclosure of legal advice received by RCMP -- Whether communications between RCMP and Department of Justice lawyer should be disclosed.

The RCMP were alleged to have violated the *Narcotic Control Act* by selling a large quantity of hashish to senior "executives" in a drug trafficking organization as part of a reverse sting operation. The appellants, as purchasers, were charged with conspiracy to traffic in cannabis resin and conspiracy to possess cannabis resin for that purpose. The trial judge found the appellants guilty as charged but, before sentencing, heard their motion for a stay of any further steps in the proceeding. The appellants argued that the reverse sting constituted illegal police conduct which "shocks the conscience of the community and is so detrimental to the proper administration of justice that it warrants judicial intervention". The stay was refused by the courts below.

As part of their case for a stay the appellants sought, but were denied, access to the legal advice provided to the police by the Department of Justice on which the police claimed to have placed good faith reliance. The Crown's position implied that the RCMP acted in accordance with legal advice.

At issue here is the effect, in the context of the "war on drugs", of alleged police illegality on the grant of a judicial stay of proceedings, and related issues regarding the solicitor-client privilege invoked by the RCMP and pre-trial disclosure of solicitor-client communications to which privilege has been waived.

Held: The appeal should be allowed in part.

At this stage of the proceedings the door is finally and firmly closed against both appellants on the question of guilt or innocence notwithstanding the contention of one appellant that the conspiracy alleged by the Crown, and encompassed in the indictment, was a larger agreement than his demonstrated involvement. The appellant was clearly able to ascertain the conspiracy alleged against him from a plain reading of the indictment as was required by the jurisprudence.

The effect of police illegality on an application for a stay of proceedings depends very much on the facts of a particular case. This case-by-case approach is dictated by the requirement to balance factors which are specific to each fact situation. Here, the RCMP acted in a manner facially prohibited by the *Narcotic Control Act*. Their motive in doing so does not matter because, while motive may be relevant for some purposes, it is intent, not motive, that is an element of a full *mens rea* offence.

A police officer investigating a crime occupies a public office initially defined by the common law and subsequently set out in various statutes and is not acting as a government functionary or as an agent. Here, the only issue was the status of an RCMP officer in the course of a criminal investigation and in that regard the police are independent of the control of the executive government.

Even if the police could be considered agents of the Crown for some purposes, and even if the Crown itself were not bound by the *Narcotic Control Act*, in this case the police stepped outside the lawful ambit of their agency, and whatever immunity was associated with that agency was lost. Parliament made it clear that the RCMP must act "in

accordance with the law” and that illegality by the RCMP is neither part of any valid public purpose nor necessarily “incidental” to its achievement. If some form of public interest immunity is to be extended to the police to assist in the “war on drugs”, it should be left to Parliament to delineate the nature and scope of the immunity and the circumstances in which it is available.

Even if it should turn out here that the police acted contrary to the legal advice provided by the Department of Justice, there would still be no right to an automatic stay. The trial judge would still have to consider any other information or explanatory circumstances that emerge during the inquiry into whether the police or prosecutorial conduct “shocks the conscience of the community”. A police force that chooses to operate outside the law is not the same thing as a police force that made an honest mistake on the basis of erroneous advice. There was no reason to think the RCMP ignored the advice it was given, but as the RCMP did make an issue of the legal advice it received in response to the stay applications, the appellants were entitled to have the bottom line of that advice corroborated.

The RCMP must be able to obtain professional legal advice in connection with criminal investigations without the chilling effect of potential disclosure of their confidences in subsequent proceedings. Here, the officer’s consultation with the Department of Justice lawyer fell squarely within this functional definition, and the fact that the lawyer worked for an “in-house” government legal service did not affect the creation or character of the privilege. Whether or not solicitor-client privilege attaches in any of these situations depends on the nature of the relationship, the subject matter of the advice and the circumstances in which it is sought and rendered.

An exception to the principle of confidentiality of solicitor-client communications exists where those communications are criminal or else made with a view to obtaining legal advice to facilitate the commission of a crime. Here, the officer sought advice as to whether or not the operation he had in mind was lawful. The privilege is not automatically destroyed if the transaction turns out to be illegal.

Destruction of the solicitor-client privilege takes more than evidence of the existence of a crime and proof of an anterior consultation with a lawyer. There must be something to suggest that the advice facilitated the crime or that the lawyer otherwise became a “dupe or conspirator”. The RCMP, by adopting the position that the decision to proceed with the reverse sting had been taken with the participation and agreement of the Department of Justice belatedly brought itself within the “future crimes” exception, and put in question the continued existence of its privilege.

Another exception to the rule of confidentiality of solicitor-client privilege may arise where adherence to that rule would have the effect of preventing the accused from making full answer and defence. Although the entire jeopardy of the appellants remained an open issue until disposition of the stay application, the appellants were not providing “full answer and defence” to the stay application. They were the moving parties of an application being defended by the Crown. The appellants’ initiative in launching a stay application does not, of itself, authorize a fishing expedition into solicitor-client communications to which the Crown is a party.

The RCMP put the officer’s good faith belief in the legality of the reverse sting in issue, and asserted its reliance upon his consultations with the Department of Justice to buttress that position. The RCMP thus waived the right to shelter the contents of that advice behind solicitor-client privilege. It is not always necessary for the client actually to disclose part of the contents of the advice in order to waive privilege to the relevant communication of which it forms a part. It was sufficient in this case for the RCMP to support its good faith argument by undisclosed advice from legal counsel in circumstances where, as here, the existence or non-existence of the asserted good faith depended on the content of that legal advice. Non-disclosure of information clearly relevant to the good faith reliance issue here cannot properly be disposed of by adverse inferences. The appellants were entitled to disclosure of legal advice with respect to: (1) the legality of the police posing as sellers of drugs to persons believed to be distributors of drugs; (2) the legality of the police offering drugs for sale to persons believed to be distributors of drugs; and (3) the possible consequences to the members of the RCMP who engaged in one or both of the above, including the likelihood of prosecution. If there is a dispute concerning the adequacy of disclosure, the disputed documents or information should be provided by the Crown to the trial judge for an initial determination whether this direction has been complied with. The trial judge should then determine what, if any, additional disclosure should be made to the appellants.

APPEAL from a judgment of the Ontario Court of Appeal (1997), 32 O.R. (3d) 181, 96 O.A.C. 372, 115 C.C.C (3d) 310, 5 C.R. (5th) 391, [1997] O.J. No. 120 (QL), affirming a judgment of the Ontario Court (General Division) denying the appellants' application for a stay of proceedings. Appeal allowed in part.

Alan D. Gold, for the appellant John Campbell.

Irwin Koziobrocki, for the appellant Salvatore Shirose.

Robert W. Hubbard, Fergus C. O'Donnell and John North, for the respondent.

Solicitors for the appellant Campbell: Gold & Fuerst, Toronto.

Solicitor for the appellant Shirose: Irwin Koziobrocki, Toronto.

Solicitor for the respondent: The Attorney General of Canada, Toronto.

Présents: Le juge en chef Lamer et les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, Cory, McLachlin, Iacobucci, Major, Bastarache et Binnie.

Droit criminel -- Abus de procédure -- Arrêt des procédures -- Opération policière de «vente surveillée» de drogues illégales à des dirigeants d'une organisation de trafic de drogue -- L'opération de vente surveillée est-elle un abus de procédure? -- Loi sur les stupéfiants, L.R.C. (1985), ch. N-1, art. 2 «faire le trafic», 4 -- Règlement sur les stupéfiants, C.R.C., ch. 1041, art. 3(1) -- Loi sur la Gendarmerie royale du Canada, L.R.C. (1985), ch. R-10, art. 37.

Preuve -- Secret professionnel de l'avocat -- Opération policière de «vente surveillée» de drogues illégales à des dirigeants d'une organisation de trafic de drogue -- Consultation d'un avocat du ministère de la Justice par un agent de la GRC au sujet de la légalité de l'opération de vente surveillée projetée -- Il est allégué que l'opération de vente surveillée était fondée sur la croyance dans sa légalité -- La défense veut vérifier la teneur de l'avis juridique obtenu par la GRC -- Les communications entre la GRC et l'avocat du ministère de la Justice doivent-elles être divulguées?

Il a été allégué que la GRC a contrevenu à la *Loi sur les stupéfiants* en vendant une importante quantité de haschisch à de hauts «dirigeants» d'une organisation de trafic de drogue, dans le cadre d'une opération de «vente surveillée». En tant qu'acheteurs, les appelants ont été inculpés de complot en vue de faire le trafic de résine de cannabis et de complot en vue de posséder de la résine de cannabis pour en faire le trafic. Le juge du procès a déclaré les appelants coupables des infractions reprochées, mais, avant de prononcer la peine, il a entendu leur requête en arrêt des procédures. Les appelants ont soutenu que la «vente surveillée» est une activité policière illégale qui «choque la conscience de la collectivité et porte préjudice à l'administration régulière de la justice au point qu'elle justifie une intervention des tribunaux». Les tribunaux d'instance inférieure ont refusé l'arrêt des procédures.

Dans le cadre de leur requête en arrêt des procédures, les appelants ont tenté en vain d'obtenir l'avis juridique que le ministère de la Justice avait fourni à la police et sur lequel cette dernière a affirmé s'être fondée de bonne foi. La position du ministère public donnait à croire que la GRC avait agi conformément à un avis juridique.

Il s'agit en l'espèce d'examiner, dans le contexte de la «guerre contre la drogue», l'effet de l'illégalité policière alléguée relativement à l'arrêt des procédures et aux questions connexes du secret professionnel de l'avocat invoqué par la GRC et de la divulgation avant procès de communications entre avocat et client dans le cas où le secret professionnel est levé.

Arrêt: Le pourvoi est accueilli en partie.

À cette étape des procédures, la question de la culpabilité ou de l'innocence des appelants est définitivement et fermement réglée malgré la prétention de l'un des appelants que le complot allégué par le ministère public et visé par l'acte d'accusation consistait en une entente plus globale que ce qui a été démontré relativement à sa participation. Il est clair que, comme l'exige la jurisprudence, la simple lecture de l'acte d'accusation permettait à l'appelant de déterminer le complot qui lui était reproché.

L'incidence de l'illégalité commise par la police sur une demande d'arrêt des procédures dépend beaucoup des faits d'une affaire donnée. Il faut procéder au cas par cas afin de soupeser les facteurs particuliers de chaque situation factuelle. En l'espèce, les agents de la GRC ont agi d'une manière en apparence interdite par la *Loi sur les stupéfiants*. Leur mobile n'a aucune importance parce que, bien que le mobile puisse être pertinent à certaines fins, c'est l'intention, et non le mobile, qui constitue l'élément d'une infraction de *mens rea* complète.

Un policier qui enquête sur un crime occupe une charge publique définie à l'origine par la common law et établie par la suite dans différentes lois et n'agit ni en tant que fonctionnaire ni en tant que mandataire de qui que ce soit. En l'espèce, la seule question était le statut d'un agent de la GRC agissant dans le cadre d'une enquête criminelle, et, à cet égard, la police n'est pas sous le contrôle de la branche exécutive du gouvernement.

Même si les policiers pouvaient être considérés comme des mandataires de l'État dans certains cas et que ce dernier n'était pas lié par la *Loi sur les stupéfiants*, les policiers en l'espèce ont outrepassé les limites légales de leur mandat et, si ce dernier comportait une immunité, celle-ci a été perdue. Le Parlement a bien précisé que la GRC doit agir «conformément au droit» et qu'une illégalité commise par la GRC n'est dans le cadre d'aucune fin d'intérêt public valide et n'est pas nécessairement «accessoire» à sa réalisation. S'il y a lieu de conférer à la police une certaine forme d'immunité d'intérêt public pour l'aider dans la «guerre contre la drogue», il revient au Parlement de circonscrire la nature et la portée de l'immunité ainsi que les faits qui y donnent ouverture.

Même s'il s'avérait que les actes de la police allaient à l'encontre des conseils juridiques reçus du ministère de la Justice, cela ne donnerait pas lieu automatiquement à un arrêt. Le juge du procès devrait encore prendre en considération tout autre renseignement ou circonstance explicative qui se dégage de l'examen de la question de savoir si la conduite de la police ou de la poursuite «choque la conscience de la collectivité». Une force policière qui choisit d'agir hors la loi n'est pas la même chose qu'une force policière qui a commis une erreur de bonne foi fondée sur un avis erroné. Il n'y a aucune raison de penser que la GRC a écarté l'avis reçu, mais, puisque la GRC l'a invoqué en réponse à la demande d'arrêt des procédures, les appelants avaient droit à ce que la teneur de cet avis soit corroborée.

Il faut que la GRC soit capable d'obtenir des conseils juridiques professionnels relativement à des enquêtes criminelles sans devoir subir l'effet paralysant de la divulgation potentielle de confidences à l'occasion de procédures ultérieures. En l'espèce, la consultation donnée à l'agent par l'avocat du ministère de la Justice cadre parfaitement avec cette définition fonctionnelle, et le fait que l'avocat soit à l'emploi d'un service juridique gouvernemental «interne» ne change rien à l'égard de la création ou de la nature du privilège. Le secret professionnel de l'avocat s'appliquera ou non à ces situations selon la nature de la relation, l'objet de l'avis et les circonstances dans lesquelles il est demandé et fourni.

Une exception au principe de la confidentialité des communications avocat-client existe dans les cas où ces communications sont de nature criminelle ou qu'elles visent à obtenir un avis juridique pour faciliter la perpétration d'un crime. En l'espèce, l'agent a demandé un avis sur la légalité de l'opération qu'il projetait. Le privilège n'est pas automatiquement écarté si l'opération se révèle illégale.

La levée du privilège exige plus que la preuve de l'existence d'un crime et de la consultation préalable d'un avocat. Il faut quelque élément tendant à établir que l'avis a facilité le crime ou que l'avocat est devenu «dupe ou complice». En soutenant que la décision d'exécuter l'opération de vente surveillée a été prise avec la participation et l'accord du ministère de la Justice, la GRC s'est placée en fin de compte dans le cadre de l'exception de «crime projeté» et a mis en question le maintien du privilège.

Une autre exception au principe du secret professionnel de l'avocat peut prendre naissance lorsque le respect de ce principe aurait pour effet d'empêcher l'accusé de faire valoir une défense pleine et entière. Bien que le sort entier des

appelants demeure non réglé jusqu'à ce que la demande d'arrêt des procédures soit tranchée, les appelants ne faisaient pas valoir une «défense pleine et entière» à la demande d'arrêt des procédures. Ce sont eux qui ont présenté cette demande à laquelle le ministère public s'oppose en défense. La décision des appelants de demander l'arrêt des procédures n'autorise pas en soi une recherche à l'aveuglette dans les communications entre avocat et client auxquelles le ministère public a pris part.

La GRC a fait valoir la croyance de bonne foi de l'agent dans la légalité de l'opération de vente surveillée et elle a affirmé s'être fiée aux consultations qu'il avait eues avec le ministère de la Justice afin d'étayer cet argument. La GRC a donc renoncé au droit d'abriter le contenu de cet avis derrière le secret professionnel de l'avocat. Il n'est pas toujours nécessaire que le client divulgue effectivement une part du contenu de l'avis juridique pour qu'il y ait renonciation au privilège protégeant les communications pertinentes dont l'avis fait partie. En l'espèce, il était suffisant que la GRC appuie son argument de la bonne foi sur l'avis non divulgué de l'avocat alors que l'existence ou la non-existence de la bonne foi invoquée dépendait du contenu de cet avis. On ne peut pas en l'espèce régler par inférences défavorables la question de l'absence de divulgation de renseignements manifestement pertinents à l'égard du moyen de l'avis suivi de bonne foi. Les appelants ont droit à ce que leur soient divulgués les avis juridiques concernant (1) la légalité du fait que des policiers prétendent être des vendeurs de drogue auprès de personnes soupçonnées d'être des distributeurs de drogue; (2) la légalité du fait que des policiers offrent de vendre de la drogue à des personnes soupçonnées d'être des distributeurs de drogue; (3) les conséquences possibles pour les membres de la GRC qui se livrent à l'une des activités susmentionnées, ou aux deux, y compris la possibilité de poursuites. En cas de conflit au sujet du caractère suffisant de la divulgation, les documents ou renseignements contestés doivent être remis par le ministère public au juge du procès qui décidera d'abord si la présente ordonnance a été respectée. Le juge du procès devra alors décider quelle information supplémentaire, s'il en est, devrait être divulguée aux appelants.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de l'Ontario (1997), 32 O.R. (3d) 181, 96 O.A.C. 372, 115 C.C.C. (3d) 310, 5 C.R. (5th) 391, [1997] O.J. No. 120 (QL), qui a confirmé un jugement de la Cour de l'Ontario (Division générale) rejetant la demande des appelants en vue d'un arrêt des procédures. Pourvoi accueilli en partie.

Alan D. Gold, pour l'appelant John Campbell.

Irwin Koziobrocki, pour l'appelant Salvatore Shirose.

Robert W. Hubbard, Fergus C. O'Donnell et John North, pour l'intimée.

Procureurs de l'appelant Campbell: Gold & Fuerst, Toronto.

Procureur de l'appelant Shirose: Irwin Koziobrocki, Toronto.

Procureur de l'intimée: Le Procureur général du Canada, Toronto.

M.J.B. Enterprises Ltd. v. Defence Construction (1951) Limited, et al (Alta.)(25975)

Indexed as: M.J.B. Enterprises Ltd. v. Defence Construction (1951) Ltd. /

Répertorié: M.J.B. Enterprises Ltd. c. Construction de défense (1951) Ltée

Judgment rendered April 22, 1999 / Jugement rendu le 22 avril 1999

Present: Lamer C.J. and Cory, McLachlin, Iacobucci, Major, Bastarache and Binnie JJ.

Contracts – Tendering process -- Tender documents defining material to be included in valid tender -- Privilege clause providing that lowest or any tender would not necessarily be accepted -- Lowest bid accepted but that bid not in conformity with tender requirements -- Whether inclusion of a “privilege clause” in the tender documents allows the person calling for tenders to disregard the lowest bid in favour of any other tender, including a non-compliant one.

The respondent invited tenders and awarded the contract to the lowest tenderer of the four received notwithstanding the fact that the bid did not comply with the tender specifications. The tender documents included a “privilege clause” that stated that the lowest or any tender would not necessarily be accepted. The winning bid included a hand-written note outlining a schedule of final costs even though amendments to the tender documents required tenderers to submit only one price. The other tenderers complained that this note constituted a qualification that invalidated the tender. The respondent nevertheless determined that the note was merely a clarification and accepted the bid. The appellant, who had submitted the second lowest tender, brought an action for breach of contract claiming that the winning tender should have been disqualified and that its tender should have been accepted as the lowest valid bid.

The parties agreed on damages prior to trial, subject to the determination of liability. The trial judge found that the note was a qualification but held that, given the presence of the privilege clause, the respondent was under no obligation to award the contract to the appellant as the next lowest bidder. The Alberta Court of Appeal dismissed the appeal. At issue here is whether the inclusion of a “privilege clause” in the tender documents allows the respondent to disregard the lowest bid in favour of any other tender, including a non-compliant one.

Held: The appeal should be allowed.

The submission of a tender in response to an invitation to tender may give rise to contractual obligations (Contract A), quite apart from the obligations associated with the construction contract to be entered into upon the acceptance of a tender (Contract B), depending upon the intentions of the parties.

Contract A arose in this case. At a minimum, the respondent offered, in inviting tenders through a formal tendering process involving complex documentation and terms, to consider bids for Contract B. In submitting its tender, the appellant accepted this offer. The submission of the tender is good consideration for the respondent’s promise, as the tender was a benefit to the respondent, prepared at a not insignificant cost to the appellant, and accompanied by the Bid Security.

The Tender Documents govern the terms, if any, of Contract A and they include no explicit term imposing an obligation to award Contract B to the lowest valid tender. Terms may be implied, however, (1) based on custom or usage, (2) as the legal incidents of a particular class or kind of contract, or (3) based on the presumed intention of the parties where the implied term must be necessary to give business efficacy to a contract or as otherwise meeting the ‘officious bystander’ test as a term which the parties would say that they had obviously assumed. In the circumstances of the present case, it was appropriate to find an implied term according to the presumed intentions of the parties. This obligation was to accept only a compliant tender, although the respondent need not accept the lowest compliant tender.

A determination of the presumed intentions of the parties focuses on the intentions of the actual parties. A court, when dealing with terms implied in fact, must be careful not to slide into determining the intentions of reasonable parties. The implication of the term must have a certain degree of obviousness to it and may not be found if there is evidence of a contrary intention on the part of either party.

The Instructions to Tenderers and the Tender Form, which were the crucial documents for determining the terms and conditions of Contract A, revealed that the contractor (1) was to submit a compliant bid and (2) could not negotiate

over the terms of the Tender Documents. These documents also indicated that the invitation for tenders may be characterized as an offer to consider a tender if that tender is valid. An invalid tender would be one that, among other things, altered the Tender Form. For the respondent to accept a non-compliant bid would be contrary to the express indication in the Instructions to Tenderers and contrary to the entire tenor of the Tender Form which does not allow for any modification of the plans and specifications in the Tender Documents. The respondent did not invite negotiations over the terms of either Contract A or Contract B. The tendering process replaces negotiation with competition which entails certain risks for the appellant, such as the effort expended and cost incurred in preparing the bid, and the making of the bid security deposit. Exposure to such risks makes little sense if the respondent is allowed, in effect, to circumscribe this process and accept a non-compliant bid. It was reasonable, on the basis of the presumed intentions of the parties, to find an implied term that only a compliant bid would be accepted.

The privilege clause is only one term of Contract A and must be read in harmony with the rest of the Tender Documents. To do otherwise would undermine the rest of the agreement between the parties. This clause did not override the obligation to accept only compliant bids because, on the contrary, there is a compatibility between the privilege clause and this obligation. The decision to reject the “low” bid may in fact be governed by the consideration of factors that impact upon the ultimate cost of the project.

The accepted bid was conceded to be non-compliant. The respondent in awarding the contract to this bidder breached its obligation to the appellant, and the other tenderers, that it would accept only a compliant tender. Acting in good faith or thinking that one has interpreted the contract correctly are not valid defences to an action for breach of contract.

The general measure of damages for breach of contract is expectation damages. On a balance of probabilities, the record supports the appellant’s contention that as a matter of fact it would have been awarded Contract B had the non-compliant bid been disqualified. The loss of Contract B, although caused by the breach of Contract A, is not too remote. Here, both parties knew that if the respondent awarded Contract B to a non-compliant bid then one of the tenderers who submitted a compliant bid would suffer the loss of Contract B and that this tenderer could be the appellant. The appellant is therefore entitled to damages in the amount of the profits it would have realized had it been awarded Contract B.

APPEAL from a judgment of the Alberta Court of Appeal (1997), 196 A.R. 124, 146 W.A.C. 372, 33 C.L.R. (2d) 1, affirming a decision of the Court of Queen’s Bench (1994), 164 A.R. 399, 18 C.L.R. (2d) 120, dismissing the appellant’s claim. Appeal allowed.

W. Donald Goodfellow, Q.C., and Eugene Meehan, for the appellant.

Larry M. Huculak, for the respondent.

Solicitor for the appellant: W. Donald Goodfellow, Calgary.

Solicitor for the respondent: Department of Justice Canada, Edmonton.

Présents: Le juge en chef Lamer et les juges Cory, McLachlin, Iacobucci, Major, Bastarache et Binnie.

Contrats -- Appel d’offres -- Matériaux devant être inclus dans une soumission valide définis dans le dossier d’appel d’offres -- Clause de réserve portant que la soumission la plus basse ne sera pas nécessairement retenue ni non plus aucune soumission -- Soumission la plus basse mais non conforme aux exigences de l’appel d’offres est retenue -- Inclusion de la «clause de réserve» dans le dossier d’appel d’offres permet-elle à la personne qui lance l’appel d’offres d’écarter la soumission la plus basse pour en retenir une autre, y compris une soumission non conforme?

L’intimée a lancé un appel d’offres et a attribué le contrat à l’auteur de la plus basse des quatre soumissions qui ont été présentées en dépit du fait que la soumission n’était pas conforme au cahier des charges. Le dossier d’appel d’offres comportait une «clause de réserve» qui stipulait que la soumission la plus basse ne serait pas nécessairement

retenue ni non plus aucune soumission. L'offre retenue contenait une note manuscrite établissant un barème de prix définitifs même si des modifications apportées au dossier d'appel d'offres obligeaient les soumissionnaires à ne spécifier qu'un seul prix dans leurs offres. Les autres soumissionnaires ont objecté que cette note constituait une modification qui invalidait la soumission. L'intimée a néanmoins décidé que la note était une simple clarification et elle a retenu la soumission. L'appelante, qui avait présenté la deuxième soumission la plus basse, a intenté une action pour rupture de contrat en faisant valoir que la soumission retenue aurait dû être éliminée et que la sienne aurait dû être retenue à titre de soumission valide la plus basse.

Les parties se sont entendues sur le montant des dommages-intérêts avant le procès, sous réserve d'une déclaration de responsabilité. Le juge de première instance a conclu que la note constituait une modification mais, étant donné la présence de la clause de réserve, il a jugé que l'intimée n'était pas tenue d'attribuer le contrat à l'appelante à titre de soumissionnaire ayant présenté la deuxième offre la plus basse. La Cour d'appel de l'Alberta a rejeté l'appel. La question en litige en l'espèce est de savoir si l'insertion par l'intimée d'une «clause de réserve» dans le dossier d'appel d'offres permet à l'intimée d'écarter la soumission la plus basse pour en retenir une autre, y compris une soumission non conforme.

Arrêt: Le pourvoi est accueilli.

La présentation d'une soumission en réponse à un appel d'offres peut donner naissance à des obligations contractuelles (contrat A) tout à fait distinctes des obligations découlant du contrat d'entreprise qui doit être conclu dès l'acceptation de la soumission (contrat B), selon l'intention des parties.

Il y a eu formation du contrat A en l'espèce. En sollicitant des soumissions au moyen d'un processus officiel d'appel d'offres comportant de la documentation et des conditions complexes, l'intimée a, à tout le moins, offert d'examiner des soumissions en vue de la conclusion du contrat B. En présentant sa soumission, l'appelante a accepté cette offre. La présentation de la soumission est une contrepartie valable de la promesse de l'intimée, puisque la soumission, préparée à grands frais par l'appelante et accompagnée de la garantie de soumission, représentait un avantage pour l'intimée.

Le dossier d'appel d'offres régit les conditions du contrat A, s'il en est, et il ne contient aucune condition explicite imposant l'obligation d'attribuer le contrat B à l'auteur de la soumission valide la plus basse. Cependant, il peut y avoir introduction, dans un contrat, de conditions implicites: 1) fondées sur la coutume ou l'usage; 2) en tant que particularités juridiques d'une catégorie ou d'un type particuliers de contrats; ou 3) fondées sur l'existence d'une intention présumée des parties lorsque l'introduction de la condition implicite est nécessaire pour donner à un contrat l'efficacité commerciale ou pour permettre de quelque autre manière de satisfaire au critère de «l'observateur objectif», et que les parties diraient, si on leur posait la question, qu'elles avaient évidemment tenu son inclusion pour acquise. Dans les circonstances de la présente espèce, il y a lieu de conclure à l'existence d'une condition implicite conformément à l'intention présumée des parties. Cette obligation était de ne retenir qu'une soumission conforme, bien que l'intimée ne soit pas tenue de retenir la soumission conforme la plus basse.

La détermination de l'intention présumée des parties vise essentiellement l'intention des parties elles-mêmes. Lorsqu'il est appelé à se pencher effectivement sur des conditions implicites, le tribunal doit se garder de chercher à déterminer l'intention de parties raisonnables. L'introduction de la condition implicite doit aller de pair avec un certain degré d'évidence et en présence d'une preuve d'intention contraire de la part de l'une ou l'autre des parties, l'on ne peut conclure à l'existence d'une condition implicite.

Aux termes des Instructions à l'intention des soumissionnaires et du Formulaire de soumission, qui étaient des documents décisifs pour déterminer les conditions du contrat A, 1) l'entrepreneur devait présenter une soumission valide et 2) il ne lui était pas loisible de négocier les conditions du dossier d'appel d'offres. Il ressort également de ces documents que l'appel d'offres peut être qualifié d'offre d'examiner une soumission si cette soumission est valide. La soumission invalide est notamment celle qui apporte des changements au Formulaire de soumission. L'acceptation par l'intimée d'une soumission non conforme serait contraire aux termes exprès des Instructions à l'intention des soumissionnaires et cela irait à l'encontre de toute la teneur du Formulaire de soumission qui ne permet aucune

modification des plans ni du cahier des charges du dossier d'appel d'offres. L'intimée n'a pas lancé d'invitation à négocier les conditions du contrat A ni celles du contrat B. L'appel d'offres remplace la négociation par la concurrence ce qui comporte certains risques pour l'appelante qui doit consacrer des efforts et des sommes d'argent à préparer sa soumission et à déposer la garantie de soumission. Il serait déraisonnable de s'exposer à de tels risques si l'intimée peut, dans les faits, contourner ce processus et accepter une soumission non conforme. Il était raisonnable, sur le fondement de l'intention présumée des parties, de conclure à l'existence d'une condition implicite portant que seule une soumission conforme sera acceptée.

La clause de réserve n'est qu'une condition du contrat A et elle doit être interprétée de façon à s'harmoniser avec le reste du dossier d'appel d'offres. Agir autrement, ce serait saper le reste de l'entente entre les parties. Cette clause n'écarte pas l'obligation de n'accepter que les soumissions conformes puisque, au contraire, il y a compatibilité entre la clause de réserve et cette obligation. La décision de rejeter la soumission «basse» peut en fait être motivée par la prise en compte de facteurs qui ont une incidence sur le coût final du projet.

L'on a concédé que la soumission retenue n'était pas conforme. En attribuant le contrat à l'auteur de cette soumission, l'intimée a manqué à l'obligation à laquelle elle était tenue, envers l'appelante et les autres soumissionnaires, de n'accepter qu'une soumission conforme. Le fait d'agir de bonne foi ou le fait de penser avoir interprété correctement le contrat ne constituent pas des moyens de défense valables dans une action pour rupture de contrat.

La base d'évaluation des dommages-intérêts pour rupture de contrat est généralement le profit espéré. Selon la prépondérance des probabilités, le dossier appuie la prétention de l'appelante selon laquelle elle aurait obtenu le contrat B si la soumission non conforme avait été éliminée. La perte du contrat B, bien qu'elle ait été causée par la rupture du contrat A, n'est pas trop indirecte. En l'espèce, les deux parties savaient que si l'intimée attribuait le contrat B à l'auteur d'une soumission non conforme, l'un des soumissionnaires ayant présenté une soumission conforme subirait la perte du contrat B et que ce soumissionnaire pouvait être l'appelante. L'appelante a donc droit à des dommages-intérêts correspondant au montant des profits qu'elle aurait réalisés si elle avait obtenu le contrat B.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de l'Alberta (1997), 196 A.R. 124, 146 W.A.C. 372, 33 C.L.R. (2d) 1, qui a confirmé un jugement de la Cour du Banc de la Reine (1994), 164 A.R. 399, 18 C.L.R. (2d) 120, rejetant la demande de l'appelante. Pourvoi accueilli.

W. Donald Goodfellow, c.r., et Eugene Meehan, pour l'appelante.

Larry M. Huculak, pour l'intimée.

Procureur de l'appelante: W. Donald Goodfellow, Calgary.

Procureur de l'intimée: Ministère de la Justice Canada, Edmonton.

Her Majesty the Queen v. Isaac Monney (Crim.)(Ont.)(26404)

Indexed as: R. v. Monney / Répertoire: R. c. Monney

Judgment rendered April 23, 1999 / Jugement rendu le 23 avril 1999

Present: L'Heureux-Dubé, Gonthier, McLachlin, Iacobucci, Major, Bastarache and Binnie JJ.

Customs and excise -- Powers of officers -- Search of the person -- Customs officers detaining accused in order to confirm their suspicions that he had ingested narcotics -- Whether actions of officers authorized by Customs Act -- Whether phrase "secreted on or about his person" covers contraband traveller has ingested -- Whether detention of accused in "drug loo facility" within scope of permissible activities -- Whether customs officers suspected on reasonable grounds that accused had narcotics secreted on or about his person -- Whether search conducted within reasonable time after accused's arrival in Canada -- Customs Act, R.S.C., 1985, c. 1 (2nd Supp.), s. 98.

Constitutional law -- Charter of Rights -- Unreasonable search or seizure -- Customs officers detaining accused in order to confirm their suspicions that he had ingested narcotics -- Whether accused's right to be secure against unreasonable search or seizure infringed -- Canadian Charter of Rights and Freedoms, s. 8 -- Customs Act, R.S.C., 1985, c. 1 (2nd Supp.), s. 98.

Constitutional law -- Charter of Rights -- Life and security of the person -- Customs officers detaining accused in order to confirm their suspicions that he had ingested narcotics -- Whether detention of traveller who is believed to have swallowed narcotics must be conducted under medical supervision -- Whether accused's right to life and security of the person infringed -- Canadian Charter of Rights and Freedoms, s. 7 -- Customs Act, R.S.C., 1985, c. 1 (2nd Supp.), s. 98.

Prior to his arrival at Toronto airport, M had ingested 84 pellets, each containing approximately five grams of heroin. The customs inspector became suspicious about certain details of M's travel arrangements. M had paid by cheque for an airline ticket issued on the date of departure, indicating that the ticket was purchased in haste. M stated that he was employed as a taxi driver, and that he had been out of the country visiting a sick cousin in Switzerland. Also suspicious to the inspector was the fact that M's passport showed his place of birth as Ghana, given the inspector's informal knowledge of Switzerland as a "transit routing" country for narcotics and Ghana as a source country. M initially denied having travelled to Ghana, but later admitted that he had indeed gone there to visit his mother. The inspector decided he had sufficient grounds to detain M as a suspected drug courier, and informed him of his right to counsel. Officers from a special customs unit arrived some two hours later; they placed M under detention, informed him of his right to counsel, and took him to the "drug loo facility". When M refused to consent to a urine test, he was informed that he would remain in detention until either a negative urine test or clear bowel movement satisfied the officers that he had not ingested narcotics. Following a telephone conversation with his lawyer, M provided a urine sample, which confirmed the presence of heroin. M was arrested and confessed to ingesting the heroin pellets. Following a second telephone call to his lawyer, he began to excrete the pellets. None of the various customs officers who dealt with M was aware of the written protocol contained in the enforcement manual which provides that travellers suspected of ingesting narcotics are to be detained in the presence of qualified medical personnel. Instead, the officers followed the conflicting port policy whereby a detained traveller is not taken to a medical facility unless the traveller makes such a request or appears to be in physical distress. M had been asked whether he was feeling all right, as one of the officers became concerned that his apparent fatigue might have been an indication of heroin intoxication. He responded that he felt fine, and was instructed to tell the officers if he felt any stomach pains so that they could call a doctor. M was convicted of importing narcotics. The Court of Appeal, in a majority decision, held that his rights under s. 8 of the *Canadian Charter of Rights and Freedoms* had been infringed, and that the evidence concerning the narcotics should be excluded pursuant to s. 24(2) of the *Charter*. It allowed his appeal and entered an acquittal.

Held: The appeal should be allowed and the conviction restored.

Under s. 98 of the *Customs Act*, a customs officer may search a traveller provided the officer suspects on reasonable grounds that contraband has been "secreted on or about his person" and that the search occurs "within a reasonable time" of the traveller's arrival in Canada. The phrase "secreted on or about his person" authorizes customs officers to search for prohibited material not only on or about the surface of the traveller's body, but also secreted or concealed within the traveller's body. The actions of the customs officers in detaining M in a "drug loo facility" and

conducting a “bedpan vigil” amounted to a search within the second of the three categories of border searches established in *Simmons* and were reasonable for the purposes of s. 8 of the *Charter*. A passive “bedpan vigil” is not as invasive as a body cavity search or medical procedures such as the administration of emetics. While the compelled production of a urine sample or a bowel movement is an embarrassing process, it does not interfere with a person’s bodily integrity, either in terms of an interference with the “outward manifestation” of an individual’s identity or in relation to the intentional application of force. Subjecting travellers crossing the Canadian border to potential embarrassment is the price to be paid in order to achieve the necessary balance between an individual’s privacy interest and the compelling countervailing state interest in protecting the integrity of Canada’s borders from the flow of dangerous contraband materials.

Having determined that the search conducted by the customs officers was constitutionally permissible pursuant to s. 98 of the *Customs Act* on the basis of reasonable grounds to suspect, which can be viewed as a lesser but included standard in the threshold of reasonable and probable grounds to believe, there is no reason to interfere with the implicit factual finding at trial, confirmed on appeal, that the customs officer had at the very least reasonable grounds to suspect that M had ingested narcotics. A traveller’s inability to maintain consistency when responding to questions regarding his or her travel itinerary, particularly in circumstances where the itinerary is relatively uncomplicated, leads to an entirely reasonable inference that the traveller is attempting at the very least to mislead the customs officer. When M’s admission to having visited Ghana is considered in light of the cumulative effect of the factors considered by the inspector, particularly in light of the inspector’s view that M had visited both a “transit routing” and a “source” country for narcotics, his assessment that he had reasonable grounds to suspect that M was attempting to smuggle ingested narcotics into Canada is unassailable.

An assessment of whether the customs officers conducted the search within a reasonable time after M’s arrival in Canada must take into account not only any delay in the search process, but also the inherent time requirements of the particular search technique. Based on the evidence at trial, a delay of 30 minutes from the time a person is detained until the search begins is reasonable. While in this case the special unit officers did not arrive until nearly two hours after M was detained, this delay cannot be examined in isolation. Given the fact that a passive “bedpan vigil” is an inherently time-consuming process, the delayed response is not sufficient to establish that the search of M was not conducted “within a reasonable time after his arrival in Canada” as required by s. 98(1) of the *Customs Act*.

With respect to whether the detention of M should have been conducted under medical supervision, the constitutional guarantee of security of the person contained in s. 7 of the *Charter* should not be extended to include an obligation by the state to provide medical supervision in response to the risk to M’s health, which in these circumstances was self-induced, even though M himself refused the offer of medical attention. While it might have been preferable for the customs officers to have followed the official customs policy, they took reasonable steps to ensure M’s physical safety by monitoring his condition and specifically offering him access to medical care.

APPEAL from a judgment of the Ontario Court of Appeal (1997), 105 O.A.C. 1, 153 D.L.R. (4th) 617, 120 C.C.C. (3d) 97, 12 C.R. (5th) 1, [1997] O.J. No. 4806 (QL), allowing the accused’s appeal from a decision of the Ontario Court (General Division), [1994] O.J. No. 1429 (QL), convicting him of importing narcotics. Appeal allowed and conviction restored.

James W. Leising and Thomas Beveridge, for the appellant.

Russell S. Silverstein and David M. Tanovich, for the respondent.

Solicitor for the appellant: The Attorney General of Canada, Toronto.

Solicitors for the respondent: Pinkofsky, Lockyer, Toronto.

Présents: Les juges L’Heureux-Dubé, Gonthier, McLachlin, Iacobucci, Major, Bastarache et Binnie.

Douanes et accise -- Pouvoirs des agents -- Fouille de la personne -- Détention de l'accusé par des agents des douanes pour confirmer leurs soupçons qu'il avait ingéré des stupéfiants -- Les actes des agents étaient-ils autorisés par la Loi sur les douanes? -- L'expression «dissimuler sur elle ou près d'elle» vise-t-elle la contrebande ingérée par les voyageurs? -- La détention de l'accusé dans la «salle d'évacuation des drogues» était-elle un acte autorisé? -- Les agents des douanes avaient-ils des motifs raisonnables de soupçonner que l'accusé avait de la contrebande dissimulée sur lui ou près de lui -- La fouille a-t-elle été effectuée dans un délai justifiable suivant l'arrivée de l'accusé au Canada? -- Loi sur les douanes, L.R.C. (1985), ch. 1 (2^e suppl.), art. 98.

Droit constitutionnel -- Charte des droits -- Fouilles, perquisitions ou saisies abusives -- Détention de l'accusé par des agents des douanes pour confirmer leurs soupçons qu'il avait ingéré des stupéfiants -- Y a-t-il eu atteinte au droit de l'accusé à la protection contre les fouilles, perquisitions ou saisies abusives? -- Charte canadienne des droits et libertés, art. 8 -- Loi sur les douanes, L.R.C. (1985), ch. 1 (2^e suppl.), art. 98.

Droit constitutionnel -- Charte des droits -- Vie et sécurité de la personne -- Détention de l'accusé par des agents des douanes pour confirmer leurs soupçons qu'il avait ingéré des stupéfiants -- La détention d'un voyageur soupçonné d'avoir avalé des stupéfiants doit-elle avoir lieu sous surveillance médicale? -- Y a-t-il eu atteinte au droit de l'accusé à la vie et à la sécurité de sa personne? -- Charte canadienne des droits et libertés, art. 7 -- Loi sur les douanes, L.R.C. (1985), ch. 1 (2^e suppl.), art. 98.

Avant son arrivée à l'aéroport de Toronto, M avait ingéré 84 boulettes contenant chacune environ cinq grammes d'héroïne. Certains aspects des dispositions de voyage prises par M ont éveillé les soupçons de l'inspecteur des douanes. M avait payé par chèque un billet d'avion émis le jour du départ, indication que le billet avait été acheté à la hâte. M a dit qu'il était chauffeur de taxi et qu'il s'était rendu à l'étranger pour visiter un cousin malade en Suisse. Le fait que le passeport de M indiquait le Ghana comme lieu de naissance a également attiré l'attention de l'inspecteur, qui savait, de façon empirique, que la Suisse servait de pays «de transit» pour les stupéfiants et que le Ghana était un pays source. M, qui avait d'abord nié être allé au Ghana, a par la suite avoué s'y être rendu pour visiter sa mère. L'inspecteur a décidé qu'il avait des motifs suffisants pour détenir M parce qu'il le soupçonnait d'être un passeur de drogue, et il l'a informé de son droit à l'assistance d'un avocat. Des agents d'un service spécial des douanes sont arrivés sur les lieux environ deux heures plus tard. Ils ont mis M en détention, l'ont informé de son droit à l'assistance d'un avocat et l'ont conduit à la «salle d'évacuation des drogues». Lorsqu'il a refusé de consentir à une analyse d'urine, M a été informé par les agents qu'il serait détenu tant qu'une analyse d'urine négative ou que des selles claires ne les auraient pas convaincus qu'il n'avait pas ingéré de stupéfiants. À la suite d'une conversation téléphonique avec son avocat, M a fourni un échantillon d'urine qui a confirmé la présence d'héroïne. M a été arrêté et a avoué avoir ingéré des boulettes d'héroïne. À la suite d'un deuxième appel téléphonique à son avocat, il a commencé à excréter les boulettes. Aucun des divers agents des douanes qui ont été en contact avec M ne connaissait le protocole écrit qui figure dans le manuel d'exécution et qui précise que les voyageurs soupçonnés d'avoir ingéré des stupéfiants doivent être détenus en présence de personnel médical qualifié. Les agents ont plutôt suivi la politique contradictoire appliquée à leur point d'entrée et selon laquelle les voyageurs détenus ne sont emmenés à un établissement médical que s'ils en font la demande ou s'ils paraissent être en proie à des souffrances physiques. On a demandé à M s'il se sentait bien, car l'un des agents craignait que sa fatigue apparente soit un indice d'intoxication à l'héroïne. Il a répondu qu'il se sentait bien. On l'a averti de signaler aux agents toute douleur à l'estomac afin qu'ils puissent appeler un médecin. M a été déclaré coupable d'importation de stupéfiants. La Cour d'appel à la majorité a conclu qu'on avait porté atteinte aux droits qui lui sont garantis par l'art. 8 de la *Charte canadienne des droits et libertés* et que la preuve relative aux stupéfiants devait être écartée conformément au par. 24(2) de la *Charte*. Elle a accueilli son appel et inscrit un acquittement.

Arrêt: Le pourvoi est accueilli et la déclaration de culpabilité est rétablie.

L'article 98 de la *Loi sur les douanes* habilite les agents des douanes à fouiller un voyageur s'ils ont des motifs raisonnables de soupçonner cette personne de «dissimuler sur elle ou près d'elle» de la contrebande, et que la fouille a lieu «dans un délai justifiable» suivant l'arrivée de ce voyageur au Canada. L'expression «sur elle ou près d'elle» autorise les agents des douanes à effectuer des fouilles en vue de repérer les marchandises prohibées non seulement à la surface du corps du voyageur ou près de celle-ci, mais aussi à l'intérieur du corps de ce dernier. Le fait que les agents des douanes aient détenu l'intimé dans une «salle d'évacuation des drogues» et effectué une «veille au haricot» équivalait à une fouille

relevant de la deuxième des trois catégories de fouilles à la frontière établies dans l'arrêt *Simmons*, et leurs actes n'étaient pas abusifs au sens de l'art. 8 de la *Charte*. Une «veille au haricot» passive n'a pas un caractère aussi envahissant que la fouille des orifices corporels ou que des actes médicaux telle l'administration d'émétiques. Bien que le fait de contraindre un individu à produire un échantillon d'urine ou à déféquer constitue une procédure embarrassante, une telle mesure ne porte pas atteinte à l'intégrité physique de cet individu, soit comme atteinte à la «manifestation extérieure» de son identité, soit comme application intentionnelle de la force. Soumettre les voyageurs traversant la frontière canadienne à des situations potentiellement embarrassantes est le prix à payer pour établir l'équilibre nécessaire entre le droit d'une personne au respect de sa vie privée et le droit opposé et impérieux qu'à l'État de protéger l'intégrité des frontières canadiennes contre l'introduction de marchandises de contrebande dangereuses.

Comme il a été jugé que la fouille effectuée par les agents des douanes était constitutionnellement valide et autorisée par l'art. 98 de la *Loi sur les douanes* en raison de l'existence de «motifs raisonnables de soupçonner», norme qui peut être considérée comme une norme moins exigeante que celle fondée sur l'existence de «motifs raisonnables et probables de croire» mais incluse dans celle-ci, il n'y a aucune raison de modifier la conclusion de fait tirée implicitement au procès, puis confirmée en appel, que l'inspecteur des douanes avait à tout le moins des motifs raisonnables de soupçonner que M avait ingéré des stupéfiants. L'incapacité d'un voyageur à maintenir la cohérence de sa version lorsqu'il répond à des questions sur son itinéraire, surtout lorsque cet itinéraire est relativement simple, mène à l'inférence parfaitement raisonnable que, à tout le moins, ce voyageur tente de tromper l'agent des douanes. Lorsque l'admission de M qu'il s'était rendu au Ghana est considérée à la lumière de l'effet cumulatif des divers facteurs pris en compte par l'inspecteur, en particulier à la lumière de l'opinion de ce dernier que M s'était rendu et dans un pays «source» de stupéfiants et dans un pays «de transit», la décision de l'inspecteur qu'il avait des motifs raisonnables de croire que M tentait d'introduire clandestinement au Canada des stupéfiants qu'il avait ingérés est inattaquable.

Pour répondre à la question de savoir si les agents des douanes ont fouillé M dans un délai justifiable après son arrivée au Canada, il faut tenir compte non seulement du temps mis avant de procéder à la fouille, mais également des délais inhérents à la méthode de fouille utilisée. Suivant la preuve présentée au procès, un délai de 30 minutes entre le moment où la personne est mise en détention et le début de la fouille est raisonnable. Bien que, en l'espèce, les agents d'exécution de douanes ne soient arrivés sur les lieux que près de deux heures après la mise en détention de M, cette attente ne peut être examinée isolément. Compte tenu du fait qu'une «veille au haricot» passive est une méthode qui, intrinsèquement, demande du temps, le retard à intervenir ne suffit pas à établir que M n'a pas été fouillé «dans un délai justifiable suivant son arrivée [au Canada]» comme l'exige le par. 98(1) de la *Loi sur les douanes*.

Relativement à la question de savoir si M aurait dû être détenu sous surveillance médicale, la protection constitutionnelle de la sécurité de la personne garantie par l'art. 7 de la *Charte* n'avait pas pour effet d'obliger l'État à mettre M sous surveillance médicale en raison des risques qu'il avait lui-même créés pour sa santé, et ce malgré le fait qu'il avait lui-même refusé les soins médicaux qu'on lui offrait. Bien qu'il eût été préférable que les agents des douanes suivent la politique officielle des douanes, ils ont pris des mesures raisonnables pour veiller à la sécurité de M en surveillant son état et en lui offrant expressément l'accès à des soins médicaux.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de l'Ontario (1997), 105 O.A.C. 1, 153 D.L.R. (4th) 617, 120 C.C.C. (3d) 97, 12 C.R. (5th) 1, [1997] O.J. No. 4806 (QL), qui a accueilli l'appel de l'accusé contre une décision de la Cour de l'Ontario (Division générale), [1994] O.J. No. 1429 (QL), qui l'avait reconnu coupable d'importation de stupéfiants. Pourvoi accueilli et déclaration de culpabilité rétablie.

James W. Leising et Thomas Beveridge, pour l'appelante.

Russell S. Silverstein et David M. Tanovich, pour l'intimé.

Procureur de l'appelante: Le procureur général du Canada, Toronto.

Procureurs de l'intimé: Pinkofsky, Lockyer, Toronto.

Jamie Tanis Gladue v. Her Majesty the Queen (Crim.)(B.C.)(26300)

Indexed as: R. v. Gladue / Répertoire: R. c. Gladue

Judgment rendered April 23, 1999 / Jugement rendu le 23 avril 1999

Present: Lamer C.J. and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Cory, Iacobucci, Bastarache and Binnie JJ.

Criminal law -- Sentencing -- Aboriginal offenders -- Accused sentenced to three years' imprisonment after pleading guilty to manslaughter -- No special consideration given by sentencing judge to accused's aboriginal background -- Principles governing application of s. 718.2(e) of Criminal Code -- Class of aboriginal people coming within scope of provision -- Criminal Code, R.S.C., 1985, c. C-46, s. 718.2(e).

The accused, an aboriginal woman, pled guilty to manslaughter for the killing of her common law husband and was sentenced to three years' imprisonment. On the night of the incident, the accused was celebrating her 19th birthday and drank beer with some friends and family members, including the victim. She suspected the victim was having an affair with her older sister and, when her sister left the party, followed by the victim, the accused told her friend, "He's going to get it. He's really going to get it this time". She later found the victim and her sister coming down the stairs together in her sister's home. She believed that they had been engaged in sexual activity. When the accused and the victim returned to their townhouse, they started to quarrel. During the argument, the accused confronted the victim with his infidelity and he told her that she was fat and ugly and not as good as the others. A few minutes later, the victim fled their home. The accused ran toward him with a large knife and stabbed him in the chest. When returning to her home, she was heard saying "I got you. I got you . . . bastard". There was also evidence indicating that she had stabbed the victim on the arm before he left the townhouse. At the time of the stabbing, the accused had a blood-alcohol content of between 155 and 165 milligrams of alcohol in 100 millilitres of blood.

At the sentencing hearing, the judge took into account several mitigating factors. The accused was a young mother and, apart from an impaired driving conviction, she had no criminal record. Her family was supportive and, while on bail, she had attended alcohol abuse counselling and upgraded her education. The accused was provoked by the victim's insulting behaviour and remarks. At the time of the offence, the accused had a hyperthyroid condition which caused her to overreact to emotional situations. She showed some signs of remorse and entered a plea of guilty. The sentencing judge also identified several aggravating circumstances. The accused stabbed the deceased twice, the second time after he had fled in an attempt to escape. From the remarks she made before and after the stabbing it was clear that the accused intended to harm the victim. Further, she was not afraid of the victim; she was the aggressor. The judge considered that the principles of denunciation and general deterrence must play a role in the present circumstances even though specific deterrence was not required. He also indicated that the sentence should take into account the need to rehabilitate the accused. The judge decided that a suspended sentence or a conditional sentence of imprisonment was not appropriate in this case. He noted that there were no special circumstances arising from the aboriginal status of the accused and the victim that he should take into consideration. Both were living in an urban area off-reserve and not "within the aboriginal community as such". The sentencing judge concluded that the offence was a very serious one, for which the appropriate sentence was three years' imprisonment. The majority of the Court of Appeal dismissed the accused's appeal of her sentence.

Held: The appeal should be dismissed.

The considerations which should be taken into account by a judge sentencing an aboriginal offender have been summarized at para. 93 of the reasons for judgment. The following is a reflection of that summary.

Part XXIII of the *Criminal Code* codifies the fundamental purpose and principles of sentencing and the factors that should be considered by a judge in striving to determine a sentence that is fit for the offender and the offence. In that Part, s. 718.2(e) mandatorily requires sentencing judges to consider all available sanctions other than imprisonment and to pay particular attention to the circumstances of aboriginal offenders. The provision is not simply a codification of existing jurisprudence. It is remedial in nature and is designed to ameliorate the serious problem of overrepresentation of aboriginal people in prisons, and to encourage sentencing judges to have recourse to a restorative approach to sentencing. There is a judicial duty to give the provision's remedial purpose real force. Section 718.2(e) must be read in the context of the rest of the factors referred to in that section and in light of all of Part XXIII. In determining a fit

sentence, all principles and factors set out in that Part must be taken into consideration. Attention should be paid to the fact that Part XXIII, through certain provisions, has placed a new emphasis upon decreasing the use of incarceration.

Sentencing is an individual process and in each case the consideration must continue to be what is a fit sentence for this accused for this offence in this community. The effect of s. 718.2(e), however, is to alter the method of analysis which sentencing judges must use in determining a fit sentence for aboriginal offenders. Section 718.2(e) directs judges to undertake the sentencing of such offenders individually, but also differently, because the circumstances of aboriginal people are unique. In sentencing an aboriginal offender, the judge must consider: (a) the unique systemic or background factors which may have played a part in bringing the particular aboriginal offender before the courts; and (b) the types of sentencing procedures and sanctions which may be appropriate in the circumstances for the offender because of his or her particular aboriginal heritage or connection. In order to undertake these considerations the sentencing judge will require information pertaining to the accused. Judges may take judicial notice of the broad systemic and background factors affecting aboriginal people, and of the priority given in aboriginal cultures to a restorative approach to sentencing. In the usual course of events, additional case-specific information will come from counsel and from a pre-sentence report which takes into account the systemic or background factors and the appropriate sentencing procedures and sanctions, which in turn may come from representations of the relevant aboriginal community. The offender may waive the gathering of that information. The absence of alternative sentencing programs specific to an aboriginal community does not eliminate the ability of a sentencing judge to impose a sanction that takes into account principles of restorative justice and the needs of the parties involved.

If there is no alternative to incarceration the length of the term must be carefully considered. The jail term for an aboriginal offender may in some circumstances be less than the term imposed on a non-aboriginal offender for the same offence. However, s. 718.2(e) is not to be taken as a means of automatically reducing the prison sentence of aboriginal offenders; nor should it be assumed that an offender is receiving a more lenient sentence simply because incarceration is not imposed. It is also unreasonable to assume that aboriginal peoples do not believe in the importance of traditional sentencing goals such as deterrence, denunciation, and separation, where warranted. In this context, generally, the more serious and violent the crime, the more likely it will be as a practical matter that the terms of imprisonment will be the same for similar offences and offenders, whether the offender is aboriginal or non-aboriginal.

Section 718.2(e) applies to all aboriginal persons wherever they reside, whether on- or off-reserve, in a large city or a rural area. In defining the relevant aboriginal community for the purpose of achieving an effective sentence, the term “community” must be defined broadly so as to include any network of support and interaction that might be available, including one in an urban centre. At the same time, the residence of the aboriginal offender in an urban centre that lacks any network of support does not relieve the sentencing judge of the obligation to try to find an alternative to imprisonment.

In this case, the sentencing judge may have erred in limiting the application of s. 718.2(e) to the circumstances of aboriginal offenders living in rural areas or on-reserve. Moreover, he does not appear to have considered the systemic or background factors which may have influenced the accused to engage in criminal conduct, or the possibly distinct conception of sentencing held by the accused, by the victim’s family, and by their community. The majority of the Court of Appeal, in dismissing the accused’s appeal, also does not appear to have considered many of the relevant factors. Although in most cases such errors would be sufficient to justify sending the matter back for a new sentencing hearing, in these circumstances it would not be in the interests of justice to order a new hearing in order to canvass the accused’s circumstances as an aboriginal offender. Both the sentencing judge and all members of the Court of Appeal acknowledged that the offence was a particularly serious one. For that offence by this offender a sentence of three years’ imprisonment was not unreasonable. More importantly, the accused was granted, subject to certain conditions, day parole after she had served six months in a correctional centre and, about a year ago, was granted full parole with the same conditions. The results of the sentence with incarceration for six months and the subsequent controlled release were in the interests of both the accused and society.

APPEAL from a judgment of the British Columbia Court of Appeal (1997), 98 B.C.A.C. 120, 161 W.A.C. 120, 119 C.C.C. (3d) 481, 11 C.R. (5th) 108, [1997] B.C.J. No. 2333 (QL), affirming a judgment of Hutchinson J. sentencing the accused to three years’ imprisonment. Appeal dismissed.

Gil D. McKinnon, Q.C., and Michael D. Smith, for the appellant.

Wendy L. Rubin, for the respondent.

Kimberly Prost and Nancy L. Irving, for the intervener the Attorney General of Canada.

Goran Tomljanovic, for the intervener the Attorney General for Alberta.

Kent Roach and Kimberly R. Murray, for the intervener Aboriginal Legal Services of Toronto Inc.

Solicitor for the appellant: Gil D. McKinnon, Vancouver.

Solicitor for the respondent: The Ministry of the Attorney General, Vancouver.

Solicitor for the intervener the Attorney General of Canada: The Department of Justice, Ottawa.

Solicitor for the intervener the Attorney General for Alberta: Alberta Justice, Calgary.

Solicitors for the intervener the Aboriginal Legal Services of Toronto Inc.: Kent Roach and Kimberly R. Murray, Toronto.

Présents: Le juge en chef Lamer et les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, Cory, Iacobucci, Bastarache et Binnie.

Droit criminel -- Détermination de la peine -- Délinquants autochtones -- Accusée condamnée à trois ans d'emprisonnement après avoir plaidé coupable à l'accusation d'homicide involontaire coupable -- Aucune attention particulière accordée aux origines autochtones de l'accusée par le juge de la peine -- Principes régissant l'application de l'al. 718.2e) du Code criminel -- Catégorie d'autochtones visés par la disposition -- Code criminel, L.R.C. (1985), ch. C-46, art. 718.2e).

L'accusée, une autochtone, a plaidé coupable à l'accusation d'homicide involontaire coupable de son conjoint de fait et a été condamnée à trois ans d'emprisonnement. La nuit de l'incident, l'accusée célébrait son 19^e anniversaire de naissance et avait bu de la bière avec des amis et des membres de la famille, dont la victime. Elle soupçonnait ce dernier d'avoir une liaison avec sa soeur aînée, et lorsque celle-ci a quitté la soirée, suivie de la victime, l'accusée a dit à son amie: «Il va l'avoir. Il va vraiment l'avoir cette fois». Elle a vu plus tard la victime et sa soeur descendre l'escalier ensemble dans l'appartement de sa soeur. Elle les a soupçonnés d'avoir eu des relations sexuelles. À leur retour à la maison, l'accusée et la victime ont commencé à se quereller. Au cours de l'échange, l'accusée a reproché à la victime son infidélité; il lui a répondu qu'elle était grosse et laide et qu'elle n'était pas aussi bonne que les autres. Quelques minutes plus tard, la victime s'est enfuie de la maison. L'accusée a couru vers lui, un grand couteau à la main, et l'a poignardé à la poitrine. Comme elle revenait vers son appartement, on l'a entendu dire: «Je t'ai eu, je t'ai eu, maudit chien». La preuve indiquait aussi qu'elle avait poignardé la victime avant que celui-ci se soit enfui de l'appartement. Au moment où elle a donné le coup de couteau, l'accusée avait dans le sang entre 155 et 165 mg d'alcool par 100 ml de sang.

À l'audience de détermination de la peine, le juge a pris en compte plusieurs facteurs atténuants. L'accusée était une jeune mère et, hormis une déclaration de culpabilité pour conduite avec facultés affaiblies, elle n'avait pas de casier judiciaire. Elle avait le soutien de sa famille et, pendant qu'elle était en liberté sous caution, elle suivait une thérapie pour son alcoolisme et poursuivait ses études. L'accusée avait été provoquée par la conduite et les remarques insultantes de la victime. À l'époque de l'infraction, l'accusée souffrait d'hyperthyroïdie, ce qui la conduisait à réagir excessivement à des situations émotionnelles. Elle a montré des signes de remords et a plaidé coupable. Le juge de la peine a aussi relevé plusieurs circonstances aggravantes. L'accusée a poignardé la victime deux fois, la deuxième après sa tentative de fuite. D'après les remarques qu'elle a faites avant et après les coups de couteau, il était clair qu'elle avait l'intention de causer du mal à la victime. De plus, elle n'avait pas peur de la victime; en fait, elle était l'agresseur. Le juge a estimé que les principes de la dénonciation et de l'effet dissuasif général devaient jouer un rôle dans les circonstances de l'espèce

même s'il n'y avait pas lieu de rechercher un effet dissuasif particulier. Il a aussi indiqué que la peine devait tenir compte de la nécessité de favoriser la réinsertion sociale de l'accusée. Le juge a conclu qu'une condamnation avec sursis ou un sursis de sentence n'étaient pas indiqués en l'espèce. Il a estimé que du statut d'autochtone de l'accusée et de la victime ne découlait aucune circonstance particulière qu'il devait prendre en considération. Les deux vivaient en milieu urbain, à l'extérieur de la réserve, et non «dans la communauté autochtone en tant que telle». Le juge de la peine a conclu qu'il s'agissait d'une infraction très grave, pour laquelle il convenait d'infliger une peine de trois ans d'emprisonnement. La Cour d'appel a rejeté à la majorité l'appel de sa sentence interjeté par l'accusée.

Arrêt: Le pourvoi est rejeté.

Les considérations dont le juge de la peine doit tenir compte lorsqu'il s'agit d'un délinquant autochtone sont résumées au par. 93 des motifs de la décision. Les paragraphes qui suivent reflètent ce résumé.

La partie XXIII du *Code criminel* codifie l'objet et les principes essentiels de détermination de la peine ainsi que les facteurs dont le juge doit tenir compte pour fixer une peine appropriée eu égard au délinquant et à l'infraction. Dans cette partie, l'al. 718.2e) impose au juge de la détermination de la peine d'examiner toutes les sanctions substitutives applicables et de porter attention aux circonstances, plus particulièrement en ce qui concerne les délinquants autochtones. Cette disposition n'est pas une simple codification de la jurisprudence existante. Elle a un caractère réparateur et elle a pour objet de remédier au grave problème de la surreprésentation des autochtones dans les prisons et d'encourager le juge à aborder la détermination de la peine selon une approche corrective. Le juge est tenu de donner une force réelle à l'objet réparateur de la disposition. L'alinéa 718.2e) doit être interprété dans le contexte des autres facteurs mentionnés dans cette disposition et à la lumière de l'ensemble de la partie XXIII. Tous les principes et facteurs énoncés dans cette partie doivent être pris en considération dans la détermination de la peine. Il faut porter attention au fait que la partie XXIII, par certaines dispositions, a réaffirmé l'importance de la réduction du recours à l'incarcération.

La détermination de la peine est un processus individualisé, et, dans chaque cas, il faut continuer de se demander quelle est la peine appropriée pour tel accusé, telle infraction dans telle communauté. L'alinéa 718.2e) a toutefois l'effet de modifier la méthode d'analyse que les juges doivent suivre lorsqu'ils déterminent la peine appropriée pour des délinquants autochtones. L'alinéa 718.2e) impose aux juges d'aborder la détermination de la peine à infliger à de tels délinquants d'une façon individualisée, mais différente parce que la situation des autochtones est particulière. En déterminant la peine à infliger à un délinquant autochtone, le juge doit examiner: a) les facteurs systémiques ou historiques distinctifs qui peuvent être une des raisons pour lesquelles le délinquant autochtone se retrouve devant les tribunaux; b) les types de procédures de détermination de la peine et de sanctions qui, dans les circonstances, peuvent être appropriées à l'égard du délinquant en raison de son héritage ou attaches autochtones. Aux fins de l'examen de ces considérations, le juge de la peine aura besoin de renseignements concernant l'accusé. Les juges peuvent prendre connaissance d'office des facteurs systémiques et historiques généraux touchant les autochtones, et de la priorité donnée dans les cultures autochtones à une approche corrective de la détermination de la peine. Normalement, des renseignements spécifiques à l'affaire proviendront des avocats et d'un rapport présentiel qui tiendra compte des facteurs systémiques ou historiques et des procédures de détermination de la peine et des sanctions appropriées, pouvant aussi provenir d'observations présentées par la communauté autochtone intéressée. Le délinquant peut renoncer à réunir ces renseignements. L'absence de programme de peines substitutives spécifique à une communauté autochtone n'élimine pas la possibilité pour le juge d'imposer une peine qui tienne compte des principes de la justice corrective et des besoins des parties en cause.

En l'absence de solution de rechange à l'incarcération, la durée de la peine devra être soigneusement examinée. La période d'emprisonnement imposée à un délinquant autochtone pourra dans certaines circonstances être moins longue que celle imposée à un délinquant non-autochtone pour la même infraction. Toutefois, l'al. 718.2e) ne doit pas être considéré comme un moyen de réduire automatiquement la peine d'emprisonnement des délinquants autochtones. Il ne faut pas présumer non plus que le délinquant reçoit une peine plus légère pour la simple raison que l'incarcération n'est pas imposée. Il n'est pas raisonnable de présumer que les peuples autochtones ne croient pas en l'importance des objectifs traditionnels de la détermination de la peine, tels la dissuasion, la dénonciation et l'isolement, quand ils sont justifiés. Dans ce contexte, en règle générale, plus grave et violent sera le crime, plus grande sera la probabilité d'un point de vue

pratique que la période d'emprisonnement soit la même pour des infractions et des délinquants semblables, que le délinquant soit autochtone ou non-autochtone.

L'alinéa 718.2e) s'applique à tous les délinquants autochtones où qu'ils résident, à l'intérieur comme à l'extérieur d'une réserve, dans une grande ville ou dans une zone rurale. Aux fins de déterminer la collectivité autochtone pertinente en vue de fixer une peine efficace, le terme «collectivité» devrait recevoir une définition assez large pour inclure tout réseau de soutien et d'interaction qui pourrait exister, y compris en milieu urbain. En même temps, le fait que le délinquant autochtone habite dans un milieu urbain qui ne possède aucun réseau de soutien ne relève pas le juge qui inflige la peine de son obligation d'essayer de trouver une solution de rechange à l'emprisonnement.

En l'espèce, le juge qui a prononcé la peine s'est trompé s'il a limité l'application de l'al. 718.2e) aux délinquants autochtones vivant en milieu rural ou dans une réserve. De plus, il paraît ne pas avoir examiné les facteurs systémiques ou historiques qui ont pu influencer sur la conduite criminelle de l'accusée, ou la conception distincte de la sanction pénale que pouvaient avoir l'accusée, la famille de la victime et leur communauté. En rejetant l'appel de l'accusée, les juges majoritaires de la Cour d'appel paraissent eux aussi ne pas avoir examiné plusieurs des facteurs pertinents. Même si, dans la plupart des cas, de telles erreurs suffiraient à justifier le renvoi de l'affaire pour une nouvelle audience de détermination de la peine, dans les circonstances, il ne serait pas dans l'intérêt de la justice d'ordonner une nouvelle audience pour examiner les circonstances dans lesquelles se trouve l'accusée en tant que délinquante autochtone. Le juge de la peine et tous les juges de la Cour d'appel ont reconnu que l'infraction en cause était particulièrement grave. Pour cette infraction commise par cette délinquante, une peine de trois ans d'emprisonnement n'était pas déraisonnable. De façon plus importante, l'accusée, sous réserve de certaines conditions, a obtenu une libération conditionnelle de jour après avoir purgé une peine de six mois à un centre correctionnel et, il y a environ un an, elle a obtenu une libération conditionnelle totale aux mêmes conditions. Les résultats de la peine imposée, avec une incarcération de six mois suivie d'une libération contrôlée, étaient dans l'intérêt de l'accusée et dans celui de la société.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de la Colombie-Britannique (1997), 98 B.C.A.C. 120, 161 W.A.C. 120, 119 C.C.C. (3d) 481, 11 C.R. (5th) 108, [1997] B.C.J. No. 2333 (QL), qui a confirmé le jugement du juge Hutchinson infligeant à l'accusée une peine d'emprisonnement de trois ans. Pourvoi rejeté.

Gil D. McKinnon, c.r., et Michael D. Smith, pour l'appelante.

Wendy L. Rubin, pour l'intimée.

Kimberly Prost et Nancy L. Irving, pour l'intervenant le procureur général du Canada.

Goran Tomljanovic, pour l'intervenant le procureur général de l'Alberta.

Kent Roach et Kimberly R. Murray, pour l'intervenante Aboriginal Legal Services of Toronto Inc.

Procureur de l'appelante: Gil D. McKinnon, Vancouver.

Procureur de l'intimée: Le ministère du Procureur général, Vancouver.

Procureur de l'intervenant le procureur général du Canada: Le ministère de la Justice, Ottawa.

Procureur de l'intervenant le procureur général de l'Alberta: Alberta Justice, Calgary.

Procureurs de l'intervenante Aboriginal Legal Services of Toronto Inc.: Kent Roach et Kimberly R. Murray, Toronto.

Attorney General of Canada v. Canadianoxy Chemicals Ltd., et al (Crim.)(B.C.)(25944)

Indexed as: CanadianOxy Chemicals Ltd. v. Canada (Attorney General) /

Répertorié: CanadianOxy Chemicals Ltd. c. Canada (Procureur général)

Hearing and judgment: December 10, 1998; Reasons delivered: April 23, 1999 /

Audition et jugement: 10 décembre 1998; Motifs déposés: 23 avril 1999.

Present: Lamer C.J. and L'Heureux-Dubé, Gonthier, Cory, Iacobucci, Major and Binnie JJ.

Criminal law -- Search and seizure -- Search warrants -- Criminal Code authorizing issuance of warrants to search for "evidence with respect to the commission of an offence" -- Whether provision authorizes granting of warrants to search for and seize evidence of negligence going to defence of due diligence -- Criminal Code, R.S.C., 1985, c. C-46, s. 487(1)(b).

A plant operated by the respondents discharged a quantity of chlorine into the adjacent waters, killing a number of fish. This incident occurred during a power outage at the plant, which resulted from a power line being struck by a tree. The respondents reported the discharge to the authorities and an investigation followed. Five months after the discharge, a fishery officer swore an information and obtained a warrant to search the plant for a range of documents. He later obtained an order for a new warrant to re seize several items which had been returned and which were relevant to the investigation. The respondents were charged with offences under the *Fisheries Act* and the *Waste Management Act*. They subsequently brought a motion to quash the warrants, alleging that s. 487(1) of the *Criminal Code*, which provides for the issuance of search warrants pertaining to "evidence with respect to the commission of an offence", had been exceeded. The chambers judge ruled that the documents seized pertaining to the issue of due diligence were not documents with respect to the commission of this particular offence and quashed both warrants. The Court of Appeal, in a majority decision, upheld the ruling.

Held: The appeal should be allowed.

Statutory provisions should be read to give the words their most obvious ordinary meaning which accords with the context and purpose of the enactment in which they occur. On a plain reading, the phrase "evidence with respect to the commission of an offence" is a broad statement, encompassing all materials which might shed light on the circumstances of an event which appears to constitute an offence. Anything relevant or rationally connected to the incident under investigation, the parties involved, and their potential culpability falls within the scope of the warrant. It can be assumed that Parliament chose not to limit s. 487(1) to evidence establishing an element of the Crown's *prima facie* case. To conclude otherwise would effectively delete the phrase "with respect to" from the section. While s. 487(1) is broad enough to authorize the search in question even absent this phrase, the inclusion of these words plainly supports the validity of these warrants. Although s. 487(1) is part of the *Criminal Code*, and may occasion significant invasions of privacy, the public interest requires prompt and thorough investigation of potential offences. It is with respect to that interest that all relevant information and evidence should be located and preserved as soon as possible. This interpretation accords with the purposes underlying the *Criminal Code* and the demands of a fair and expeditious administration of justice. Furthermore, denying the Crown the ability to gather evidence in anticipation of a defence would have serious consequences on the functioning of our justice system. While the broad powers contained in s. 487(1) do not authorize investigative fishing expeditions, nor do they diminish the proper privacy interests of individuals or corporations, in this case the specific terms of the warrant were not at issue, as the respondents challenged only the underlying authority to grant warrants for the purpose of investigating the presence of negligence. Both a plain reading of the relevant section and consideration of the role and obligations of state investigators support the conclusion that s. 487(1) authorized the granting of the warrants in question.

APPEAL from a judgment of the British Columbia Court of Appeal (1997), 145 D.L.R. (4th) 427, 90 B.C.A.C. 126, 147 W.A.C. 126, 114 C.C.C. (3d) 537, [1997] B.C.J. No. 724 (QL), affirming a decision of the British Columbia Supreme Court (1996), 138 D.L.R. (4th) 104, 108 C.C.C. (3d) 497, [1996] B.C.J. No. 1482 (QL), quashing certain search warrants. Appeal allowed.

S. David Frankel, Q.C., and Kenneth Yule, for the appellant.

Gary A. Letcher, Jonathan S. McLean and Eric B. Miller, for the respondents.

Michal Fairburn, for the intervener.

Solicitor for the appellant: The Attorney General of Canada, Vancouver.

Solicitors for the respondents: Edwards, Kenny & Bray, Vancouver.

Solicitor for the intervener: The Attorney General for Ontario, Toronto.

Présents: Le juge en chef Lamer et les juges L'Heureux-Dubé, Gonthier, Cory, Iacobucci, Major et Binnie.

Droit criminel -- Fouilles, perquisitions et saisies -- Mandats de perquisition -- Délivrance des mandats de perquisition autorisée par le Code criminel en vue de rechercher des éléments de «preuve touchant la commission d'une infraction» -- La disposition législative autorise-t-elle la délivrance des mandats de perquisition pour rechercher en vue de les saisir des preuves de négligence se rapportant à la défense de diligence raisonnable?-- Code criminel, L.R.C. (1985), ch. C-46, art. 487(1)b.

Une usine exploitée par les intimées a rejeté du chlore dans un cours d'eau adjacent, ce qui a provoqué la mort d'un certain nombre de poissons. L'incident s'est produit pendant une panne d'électricité à l'usine causée par un arbre qui a heurté une ligne d'alimentation en électricité. Les intimées ont signalé le rejet aux autorités et une enquête a été ouverte. Cinq mois après le rejet, un agent des pêches a fait une dénonciation sous serment et a obtenu un mandat pour faire une perquisition à l'usine afin d'y rechercher différents documents. Il a obtenu par la suite un nouveau mandat pour saisir à nouveau plusieurs pièces qui avaient été remises et qui étaient pertinentes relativement à l'enquête. Les intimées ont été accusées d'infractions à la *Loi sur les pêches* et à la *Waste Management Act*. Elles ont par la suite présenté une requête en annulation des mandats en faisant valoir que l'on avait outrepassé les limites du par. 487(1) du *Code criminel*, qui prévoit la délivrance de mandats de perquisition relativement à des éléments de «preuve touchant la commission d'une infraction». Le juge en chambre a statué que les documents saisis relativement à la question de la diligence raisonnable n'étaient pas des documents touchant la commission de l'infraction reprochée et il a annulé les deux mandats. Les juges majoritaires de la Cour d'appel ont maintenu la décision.

Arrêt: Le pourvoi est accueilli.

Les dispositions législatives doivent être interprétées de manière à donner aux mots leur sens ordinaire le plus évident qui s'harmonise avec le contexte et l'objet visé par la loi dans laquelle ils sont employés. D'après son sens ordinaire, l'expression «preuve touchant la commission d'une infraction» est compréhensive et englobe tous les éléments qui pourraient jeter la lumière sur les circonstances d'un événement qui paraît constituer une infraction. Est visé par le mandat tout ce qui a trait ou se rapporte logiquement à l'incident faisant l'objet de l'enquête, aux parties en cause et à leur culpabilité éventuelle. Nous pouvons présumer que le législateur a décidé de ne pas limiter le par. 487(1) à la preuve établissant un élément faisant partie de la preuve *prima facie* du ministère public. Parvenir à une autre conclusion reviendrait en réalité à retrancher le mot «touchant» de la disposition. Même amputé de ce mot, le par. 487(1) est suffisamment large pour autoriser la perquisition dont il est question, mais son insertion dans la disposition appuie manifestement la validité de ces mandats. Bien que le par. 487(1) fasse partie du *Code criminel* et puisse occasionner des atteintes importantes à la vie privée, l'intérêt public commande qu'une enquête prompte et approfondie soit menée s'il y a possibilité d'infraction. C'est par rapport à cet intérêt que tous les renseignements et éléments de preuve pertinents doivent être trouvés et conservés le plus rapidement possible. Cette interprétation est compatible avec les objets qui sous-tendent le *Code criminel* et les exigences d'une administration de la justice prompte et équitable. De plus, refuser d'admettre que le ministère public peut rassembler des éléments de preuve en prévision de la présentation d'un moyen de défense aurait des conséquences graves sur le fonctionnement de notre système de justice. Bien que les pouvoirs étendus qui sont visés au par. 487(1) n'autorisent pas les recherches à l'aveuglette dans le cadre d'une enquête et ne diminuent pas le droit légitime à la vie privée des personnes physiques ou morales, dans la présente affaire, les modalités précises du mandat n'étaient pas en jeu, puisque les intimées ont uniquement contesté le pouvoir fondamental de décerner

des mandats en vue de faire enquête sur l'existence d'une négligence. Le sens ordinaire de la disposition pertinente et la prise en compte du rôle et des obligations des enquêteurs de l'État appuient la conclusion que le par. 487(1) autorisait la délivrance des mandats en cause.

POURVOI contre un arrêt de la Cour d'appel de la Colombie-Britannique (1997), 145 D.L.R. (4th) 427, 90 B.C.A.C. 126, 147 W.A.C. 126, 114 C.C.C. (3d) 537, [1997] B.C.J. No. 724 (QL), qui a confirmé une décision rendue par la Cour suprême de la Colombie-Britannique (1996), 138 D.L.R. (4th) 104, 108 C.C.C. (3d) 497, [1996] B.C.J. No. 1482 (QL), annulant certains mandats de perquisition. Pourvoi accueilli.

S. David Frankel, c.r., et Kenneth Yule, pour l'appelant.

Gary A. Letcher, Jonathan S. McLean et Eric B. Miller, pour les intimées.

Michal Fairburn, pour l'intervenant.

Procureur de l'appelant: Le procureur général du Canada, Vancouver.

Procureurs des intimées: Edwards, Kenny & Bray, Vancouver.

Procureur de l'intervenant: Le procureur général de l'Ontario, Toronto.

WEEKLY AGENDA

ORDRE DU JOUR DE LA SEMAINE

AGENDA for the week beginning April 26, 1999.
ORDRE DU JOUR pour la semaine commençant le 26 avril 1999.

Date of Hearing/
Date d'audition

Case Number and Name/
Numéro et nom de la cause

1999/04/27

Thomas Bruce Baker v. Monica Frieda Francis (Ont.)(26562)

NOTE:

This agenda is subject to change. Hearing dates should be confirmed with Process Registry staff at (613) 996-8666.

Cet ordre du jour est sujet à modification. Les dates d'audience devraient être confirmées auprès du personnel du greffe au (613) 996-8666.

26562 *Thomas Bruce Baker v. Monica Frieda Francis*

Family law - Divorce - Child maintenance - Application of Federal Child Support Guidelines - Incomes over \$150,000 - Whether Court of Appeal erred in interpreting s. 4(b) of the Guidelines.

The Appellant and the Respondent married in 1979, after having cohabited with one another for several years. At the time, the Appellant was employed as a lawyer in a large firm, while the Respondent worked as a teacher. For several years, they enjoyed a pleasant lifestyle, and acquired a home in a good area of Toronto. Their first child was born in 1983, and the parties planned that the Respondent would stay at home for a few years before returning to teaching on a part time basis. Within a year, when the Respondent was eight months pregnant with their second child, the Appellant informed her that their marriage was in trouble. He was not available to assist or comfort the Respondent during the labour and delivery of their second daughter in July of 1985. He left the family when this baby was five days old.

Following the separation, the Respondent returned to work when the youngest child was only three months old. Against the advice of her lawyer, she signed a separation agreement in December of 1985, when she was experiencing great difficulty in her personal life. The agreement provided her with a car and \$30,000, representing half of the proceeds of sale from the matrimonial home. With this sum, she managed to purchase another home, but it was located in a high crime area of the city. The agreement further provided her with monthly combined spousal and child support in the amount of \$2,500 per month. The Respondent has been struggling financially since the date of separation. In contrast, the Appellant has prospered. His net worth is estimated at \$78,000,000 and he currently earns approximately \$1,000,000 per annum. Shortly after separation he purchased several luxury cars, as well as a 10,000 to 12,000 square foot home on the Bridle Path in Toronto. He has a lavish lifestyle.

The Respondent applied, *inter alia*, to set aside the terms of the separation agreement, and for support under the Child Support Guidelines, and for lump sum spousal support under the *Divorce Act*. A trial of the action took place nine years after the action was commenced, after numerous pre-trial motions. Only at the commencement of trial did the Appellant file a financial statement, and he called no evidence at trial. The trial judge declined to set aside the separation agreement but exercised her jurisdiction under the *Divorce Act* to award child support pursuant to the Child Support Guidelines, and lump sum spousal support in the amount of \$500,000. The Court of Appeal dismissed the Appellant's appeal, with costs.

Origin of the case:	Ontario
File No.:	26562
Judgment of the Court of Appeal:	March 10, 1998
Counsel:	Stephen M. Grant and Megan E. Shortreed for the Appellant Nicole Tellier for the Respondent

26562 *Thomas Bruce Baker c. Monica Frieda Francis*

Droit de la famille — Divorce — Aliments d'un enfant — Application des Lignes directrices fédérales sur les pensions alimentaires pour enfants — Revenus supérieurs à 150 000 \$ — La Cour d'appel a-t-elle commis une erreur en interprétant l'alinéa 4b) des Lignes directrices.

L'appelant et l'intimée se sont mariés en 1979, après plusieurs années de cohabitation. À l'époque, l'appelant, avocat, était à l'emploi d'un grand cabinet, alors que l'intimée était enseignante. Pendant plusieurs années, ils ont mené une vie agréable et ils ont acheté une maison dans un beau quartier de Toronto. Leur premier enfant est né en 1983, et les parties ont planifié que l'intimée resterait à la maison pendant quelques années avant de retourner, à temps partiel, à l'enseignement. Moins d'un an plus tard, alors que l'intimée était enceinte de huit mois du deuxième enfant, l'appelant lui a dit que leur union était en difficulté. Il ne s'est pas rendu disponible pour aider ou reconforter l'intimée pendant le travail et l'accouchement de leur deuxième fille en juillet 1985. Il a quitté la famille cinq jours après la naissance de cette enfant.

Après la séparation, l'intimée est retournée au travail alors que la cadette n'avait que trois mois. Contre l'avis de son avocat, elle a signé un accord de séparation en décembre 1985, alors qu'elle éprouvait de graves difficultés dans sa vie personnelle. L'accord lui procurait une automobile et 30 000 \$, soit la moitié du produit de la vente de la maison familiale. Avec cette somme, elle a réussi à acheter une autre maison, mais située dans un quartier où la criminalité était élevée. L'accord lui procurait une pension alimentaire pour elle-même et les enfants dont les montants formaient la somme de 2 500 \$ par mois. L'intimée a éprouvé des difficultés financières depuis la date de la séparation. L'appelant, au contraire, a prospéré. Ses avoirs nets sont estimés à 78 000 000 \$ et il gagne actuellement environ 1 000 000 \$ par année. Peu de temps après la séparation, il a acheté plusieurs automobiles de luxe, de même qu'une maison de 10 000 à 12 000 pieds carrés sur Bridle Path, à Toronto. Il fait la grande vie.

L'intimée a présenté une demande pour, entre autres, faire annuler les modalités de l'accord de séparation, obtenir une pension alimentaire pour les enfants en vertu des Lignes directrices et obtenir une somme forfaitaire à titre de pension alimentaire pour elle-même en vertu de la *Loi sur le divorce*. L'action a été entendue neuf ans après avoir été engagée, et après la présentation de nombreuses requêtes. Ce n'est qu'au début du procès que l'appelant a déposé un état financier et il n'a fait entendre aucun témoignage. Le juge du procès a refusé d'annuler l'accord de séparation, mais a exercé le pouvoir discrétionnaire dont elle disposait en vertu de la *Loi sur le divorce* pour accorder une pension alimentaire pour les enfants conformément aux Lignes directrices, de même qu'une somme forfaitaire de 500 000 \$ à titre de pension alimentaire au conjoint.

La Cour d'appel a rejeté l'appel de l'appelant, avec dépens.

Origine :	Ontario
N° du greffe :	26562
Arrêt de la Cour d'appel :	Le 10 mars 1998
Avocats :	Stephen M. Grant et Megan E. Shortreed pour l'appelant Nicole Tellier pour l'intimée

APPEALS INSCRIBED FOR
HEARING AT THE SESSION OF
THE SUPREME COURT OF
CANADA, BEGINNING
MONDAY, APRIL 19, 1999

APPELS INSCRITS POUR
AUDITION À LA SESSION DE LA
COUR SUPRÊME DU CANADA
COMMENÇANT LE LUNDI
19 AVRIL 1999

SUPREME COURT OF CANADA - COUR SUPRÊME DU CANADA

Session commencing Monday, April 19, 1999 ♦ ♦ ♦ Session commençant le lundi Le 19 avril 1999

File / Dossier	Style of Cause / Intitulé de la cause	Counsel / Procureur	Agent / Correspondant
1.	26570 Her Majesty the Queen v. John Biniaris (B.C.) (Criminal) (As of Right)	William F. Ehrcke, Attorney General of British Columbia Peter J. Wilson, Wilson & Buck	V. Jennifer Mackinnon, Burke-Robertson Henry S. Brown, Q.C. Gowling, Strathy & Henderson
2.	26645 Aaron Joseph Molodowic v. Her Majesty the Queen (Man.) (Criminal) (As of Right)	G. Greg Brodsky, Q.C., Walsh, Micay & Company Sheila Leinburd, Attorney General of Manitoba	V. Jennifer Mackinnon, Burke-Robertson Henry S. Brown, Q.C. Gowling, Strathy & Henderson
3.	26339 Her Majesty the Queen v. Thomas Andrew Bunn (Man.) (Criminal) (By Leave)	Matthew Britton, Attorney General of Manitoba Martin D. Glazer	Henry S. Brown, Q.C., Gowling, Strathy & Henderson Brian A. Crane, Q.C., Gowling, Strathy & Henderson
4.	26376 Her Majesty the Queen v. Jeromie Keith D. Proulx (Man.) (Criminal) (By Leave)	Matthew Britton, Attorney General of Manitoba	Henry S. Brown, Q.C., Gowling, Strathy & Henderson Heather E. Perkins-McVey
5.	26377 Her Majesty the Queen v. R.A.R. (Man.) (Criminal) (By Leave)	Matthew Britton, Attorney General of Manitoba James E. McLandress, Taylor, McCaffrey	Henry S. Brown, Q.C., Gowling, Strathy & Henderson Eugene Meehan, Lang Michener

File / Dossier	Style of Cause / Intitulé de la cause	Counsel / Procureur	Agent / Correspondant	
6.	26362	Her Majesty the Queen in Right of Newfoundland, et al. v. Andrew Wells (Nfld.) (Civil) (By Leave)	Reg Locke, Attorney General of Newfoundland Gillian D. Butler, Q.C., White, Ottenheimer & Baker	V. Jennifer Mackinnon, Burke-Robertson Eugene Meehan, Lang Michener
7.	26340	Gilles Poulin c. Serge Morency et Associés Inc. (QC) (Civile) (Autorisation)	Mireille Arseneault, Arseneault, Moreau, Webster Daniel O'Brien, O'Brien et Associés	Sylvie Roussel, Noël & Associés Sylvie Roussel, Noël & Associés
8.	26462	Her Majesty the Queen v. R.N.S. (B.C.) (Criminal) (By Leave)	Alexander Budlovsky, Attorney General of British Columbia Bruce H. Ralston	V. Jennifer Mackinnon, Burke-Robertson Marc-Nicholas Quinn, Hughes & Hughes
9.	26329	Her Majesty the Queen v. L.F.W. (Nfld.) (Criminal) (By Leave)	Colin J. Flynn, Q.C., Attorney General of Newfoundland Jerome P. Kennedy, Simmonds & Kennedy	V. Jennifer Mackinnon, Burke-Robertson Eugene Meehan, Lang Michener
10.	26830	Sa Majesté la Reine c. J.-L. L. (QC) (Criminelle) (De plein droit)	Carole Lebeuf, Procureur général du Québec	Sylvie Roussel, Noël & Associés Richard Gaudreau, Bergeron, Gaudreau
11.	26352	65302 British Columbia Ltd. (formerly Veekens Poultry Farms Ltd.) v. Her Majesty the Queen (FC) (Civil) (By Leave)	Kim Hansen, Thorsteinssons Brent Paris, Attorney General of Canada	Henry S. Brown, Q.C., Gowling, Strathy & Henderson Roger E. Taylor, Attorney General of Canada

File / Dossier	Style of Cause / Intitulé de la cause	Counsel / Procureur	Agent / Correspondant
12. 26272	Tremblay & Compagnie Syndics et Gestionnaires Ltée, et al. c. Sous-ministre du Revenu du Québec, et al. (QC) (Civile) (Autorisation)	Eugène Czolij, Desjardins Ducharme Stein Monast René Bourassa, Veillette & Associés	Sylvie Roussel, Noël & Associés Sylvie Roussel, Noël & Associés
13. 26562	Thomas Bruce Baker v. Monica Frieda Francis (Ont.) (Civil) (By Leave)	Stephen M. Grant, Gowling, Strathy & Henderson	Brian A. Crane, Q.C., Gowling, Strathy & Henderson Eugene Meehan, Lang Michener
14. 26755	Her Majesty the Queen v. Elaine Trombley (Ont.) (Criminal) (As of Right)	Susan Kyle, Attorney General for Ontario Marie T. Henein, Greenspan & Associates	Robert E. Houston, Q.C., Burke-Robertson Leonard M. Shore, Q.C., Shore, Davis, Kehler
15. 26642 New / Nouveau	James Warren Wells v. Her Majesty the Queen (Alta.) (Criminal) (By Leave)	Marian E. Bryant Goran Tomljanovic, Attorney General of Alberta	Judy Chan, Karam, Greenspon Henry S. Brown, Q.C., Gowling, Strathy & Henderson
16. 26596 New / Nouveau	Shell Canada Limited v. Her Majesty the Queen (FC) (Civil) (By Leave)	Ron Sirkis, Bennett Jones Harry Erlichman, Attorney General of Canada	Henry S. Brown, Q.C., Gowling, Strathy & Henderson Roger E. Taylor, Attorney General of Canada
17. 26924 New / Nouveau	Antonio Goncalves v. Her Majesty the Queen (Ont.) (Criminal) (As of Right)	James Lockyer, Pinkofsky Lockyer & Kwinter C. Jane Arnup, Attorney General for Ontario	Henry S. Brown, Q.C., Gowling, Strathy & Henderson Robert E. Houston, Q.C., Burke-Robertson

	File / Dossier	Style of Cause / Intitulé de la cause	Counsel / Procureur	Agent / Correspondant
18.	26854 New / Nouveau	Her Majesty the Queen v. W.J.F. (Sask.) (Criminal) (As of Right)	Daryl L. Rayner, Attorney General of Saskatchewan David W. Andrews, Andrews, McMahon, Campbell & Reis	Henry S. Brown, Q.C., Gowling, Strathy & Henderson Dougald E. Brown, Nelligan.Power
19.	26450 New / Nouveau	Westbank First Nation v. British Columbia Hydro and Power Authority (B.C.) (Civil) (By Leave)	E. Jack Woodward, Woodward & Company Peter D. Feldberg, Lawson, Lundell, Lawson & McIntosh	Brian A. Crane, Q.C., Gowling, Strathy & Henderson Sylvie Roussel, Noël & Associés
20.	26705 New / Nouveau	Her Majesty the Queen v. Glenn White (Nfld.) (Crim.) (By Leave)	Wayne Gorman, Attorney General of Newfoundland R. Michael Newton, Newfoundland Legal Aid Commission	V. Jennifer Mackinnon, Burke-Robertson

DEADLINES: MOTIONS

DÉLAIS: REQUÊTES

BEFORE THE COURT:

Pursuant to Rule 23.1 of the *Rules of the Supreme Court of Canada*, the following deadlines must be met before a motion before the Court can be heard:

Motion day : May 3, 1999

Service : April 12, 1999
Filing : April 19, 1999
Respondent : April 26, 1999

Motion day : June 7, 1999

Service : May 17, 1999
Filing : May 24, 1999
Respondent : May 31, 1999

DEVANT LA COUR:

Conformément à l'article 23.1 des *Règles de la Cour suprême du Canada*, les délais suivants doivent être respectés pour qu'une requête soit entendue par la Cour :

Audience du : 3 mai 1999

Signification : 12 avril 1999
Dépôt : 19 avril 1999
Intimé : 26 avril 1999

Audience du : 7 juin 1999

Signification : 17 mai 1999
Dépôt : 24 mai 1999
Intimé : 31 mai 1999

SUPREME COURT OF CANADA SCHEDULE
CALENDRIER DE LA COUR SUPREME

- 1998 -

OCTOBER - OCTOBRE						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
				1	2	3
4	M 5	6	7	8	9	10
11	H 12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31

NOVEMBER - NOVEMBRE						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
1	M 2	3	4	5	6	7
8	9	10	H 11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30					

DECEMBER - DECEMBRE						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
		1	2	3	4	5
6	M 7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	H 25	26
27	H 28	29	30	31		

- 1999 -

JANUARY - JANVIER						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
					H 1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	M 18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
31						

FEBRUARY - FÉVRIER						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
	1	2	3	4	5	6
7	M 8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28						

MARCH - MARS						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
	M 1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31			

APRIL - AVRIL						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
				1	H 2	3
4	H 5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	M 19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	

MAY - MAI						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
						1
2	M 3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	H 24	25	26	27	28	29
30	31					

JUNE - JUIN						
S D	M L	T M	W M	T J	F V	S S
		1	2	3	4	5
6	M 7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30			

Sittings of the court:
Séances de la cour:

Motions:
Requêtes:

Holidays:
Jours fériés:



18 sitting weeks / semaines séances de la cour

81 sitting days / journées séances de la cour

9 motion and conference days / journées requêtes, conférences

3 holidays during sitting days / jours fériés durant les sessions